

Le Baron RAVERAT

NOTRE VIEUX LYON

PROMENADES HISTORIQUES & ARTISTIQUES

DANS LES QUARTIERS

DE LA RIVE DROITE DE LA SAÔNE



LYON

CHEZ METON, LIBRAIRE

35, Rue de la République, 35

1881



NOTRE VIEUX LYON

PROMENADES HISTORIQUES ET ARTISTIQUES

DANS LES QUARTIERS

DE LA RIVE DROITE DE LA SAÔNE

PRÉFACE



La première chose que doit faire un étranger qui désire connaître Lyon, est de se transporter sur la colline de Fourvière, et même de monter dans la lanterne supérieure du clocher de la sainte chapelle. Là, il aura atteint une altitude de 187 mètres au-dessus du niveau de la Saône, ou de 359 mètres de hauteur absolue. Le tableau d'ensemble qu'il découvrira de cet observatoire aérien

lui permettra de mieux étudier les mille et mille détails qui constituent cette page grandiose.

Sans parler de la nouvelle voie ferrée, dite la *Ficelle* de Saint-Just, les chemins qui donnent accès sur le plateau sont nombreux ; les uns ne peuvent être parcourus qu'à pied, les autres sont praticables en voiture.

Pour ce dernier mode de locomotion, et du centre de la ville, on prendra de préférence la montée du Chemin-Neuf, puis la place des Minimes, la rue de l'Antiquaille, et par la rue de Fourvière on arrivera sans fatigue à sa destination.

Quant à nous, nous prendrons une des côtes qui sillonnent en écharpe le flanc de la colline, soit la montée de Saint-Barthélemy et le passage Jaricot, soit l'escalier des Carmes-Déchaussés et le passage Gay, et atteindrons aussi le sommet de Fourvière.

* * *

Lyon est assurément une des villes les plus intéressantes à tous les points de vue : antiquité, histoire, commerce, industrie, sciences, beaux-arts, littérature, surtout position géographique.

Si Constantinople a son Bosphore et sa mer de

Marmara; Naples, son golfe et son Vésuve; Lyon est doté de deux fleuves et de merveilleux horizons, difficiles à rencontrer ailleurs.

Lyon n'a donc rien à envier à ses rivales étrangères, non plus qu'à ces autres lieux si vantés par la mode ou par l'engouement. Chacune d'elles, il est vrai, a son genre de beauté; mais notre ville réunit les charmes les plus variés, les contrastes les plus heureux, tous éléments qui concourent à l'harmonie d'un tableau peut-être unique au monde.

Au milieu de ce cadre immense, dans la ville de Lyon elle-même, s'élève la colline de Fourvière, dont la base est baignée par les eaux de la Saône. Sur le sommet, la piété de nos pères a érigé une modeste chapelle dont l'ancien petit clocher a fait place à une orgueilleuse pyramide couronnée d'une galerie aérienne, qui, pour l'observateur, est le point le plus favorable d'où, avons-nous dit, il pourra juger de l'ensemble et des beautés du panorama.

*
* *

De là, notre chère cité ressemble aux cases d'un vaste échiquier, avec ses rues, ses places, ses

avenues, ses dômes et ses clochers, ses monuments, ses quais, ses ponts et les deux fleuves qui lui servent de ceinture.

C'est d'abord, du côté de l'orient, le versant de la colline peuplé d'établissements religieux et de jardins semblables à des cascades de verdure ; c'est le vieux quartier Saint-Jean et sa noble cathédrale, limités entre la colline et la Saône ; puis les quartiers du centre pressés entre cette rivière et le Rhône ; ensuite, de l'autre côté du fleuve, les quartiers neufs des Brotteaux et de la Guillotière, qui gagnent tous les jours en étendue, et vont se confondre avec les habitations rurales et les champs cultivés, disséminés aux confins de la plaine, jusqu'aux Balmes-Viennoises.

Au nord, de nombreuses maisons escaladent le coteau de Saint-Sébastien pour aller rejoindre celles de la Croix-Rousse assises sur le plateau qui termine le triangle allongé de la Bresse et des Dombes.

Au midi, la colline de Sainte-Foy, toute constellée de villas de plaisance et de magnifiques ombrages, va finir doucement du côté d'Oullins, en formant une longue série de gracieuses ondulations.

A nos pieds, la Saône venant de baigner la base fleurie du Mont-d'Or, paraît et disparaît, cachée tantôt par les contre-forts et les contours des collines de Fourvière et de la Croix-Rousse, tantôt par la hauteur des édifices qui la bordent ; mais le Rhône présente, en approchant de Lyon, le plus beau spectacle que l'on puisse rêver.

Divisé en plusieurs branches qui circulent entre des îles verdoyantes et des grèves blanchâtres, il arrive de l'orient et vient se heurter aux collines de Neyron et de la Pape. Là, ses méandres réunis, il fait un brusque contour et se dirige au midi. Comme un triomphateur, il entre dans la ville, la baigne dans toute sa longueur, et, à l'extrémité de la presqu'île Perrache il reçoit dans son lit et entraîne dans sa course fugueuse les eaux paisibles de la Saône, sa douce et belle fiancée...

* * *

Si nous portons les yeux par delà la ville et ses deux fleuves, nous aurons les vastes plaines du Dauphiné, sillonnées de voies ferrées et de routes grisâtres, qui se perdent au loin ; des villages et des habitations de toutes sortes disséminées au milieu des champs dont la couleur indique les

cultures diverses. Ici, d'humbles clochers ; là, sur des mamelons, de vieilles ruines féodales !....

A cinquante lieues de distance, nous avons pour fond de ce tableau le massif des Alpes de la Savoie, dont les sommets étagés les uns sur les autres et couverts de neiges éternelles se détachent sur la voûte azurée. Fond splendide relié aux montagnes du Bugey et à celles du Jura, aux Alpes helvétiques estompées dans un horizon vapoureux et aux Alpes dauphinoises qui fuient en passant par-dessus les monts de la Grande-Chartreuse, du Vercors, du Pelvoux, jusqu'au Viso, et vont se perdre dans des profondeurs sans limites; enfin, dominé au centre par le Mont-Blanc, cet orgueilleux suzerain des montagnes de notre vieille Europe, ce Titan qui semble vouloir escalader le ciel, tandis que les montagnes du second ordre l'entourent comme des courtisans se groupent autour d'un souverain !

Tout d'abord, l'œil est ébloui par l'immensité de cet ensemble ; puis graduellement il parvient à en démêler les détails. Des teintes brillantes indiquent les neiges et les glaciers ; des teintes foncées marquent la place des rochers et la direction des vallées. Panorama féérique dont l'aspect

se transforme à toute heure du jour !... Admirez ces changements successifs produits par les jeux de la lumière solaire ! Chaque plan se modifie ; à un certain moment tout est illuminé !...

Mais lorsque l'astre du jour avance dans sa course, lorsque l'ombre commence à envahir la plaine, les croupes des montagnes disparaissent insensiblement ; seuls, les sommets resplendent comme des Vésuves ; puis ils finissent par s'éteindre à leur tour, tandis que, longtemps après que le soleil a disparu de l'horizon, le Mont-Blanc conserve encore une aigrette lumineuse, laquelle arrive enfin à se perdre elle-même dans les ombres qui se partagent alors toute l'étendue du firmament.

Du côté du midi, l'horizon semble fermé par le massif du Pilat, qui lui-même n'est qu'un lien entre les montagnes volcaniques du Vivarais et les montagnes granitiques du Lyonnais ; celles-ci se divisent en plusieurs rameaux : les rameaux de Riverie, d'Yzeron, de Saint-Bonnet-le-Froid et de Tarare, lesquels, formant un rideau du côté de l'ouest, vont au nord se fondre dans les plaines du Charollais et du Mâconnais, d'où ils se relèvent pour constituer le pâtre montagneux du Morvan.

Les versants occidentaux de la chaîne du Lyonnais appartiennent au bassin de la Loire, les versants orientaux au bassin du Rhône.

Ces divers rameaux courent parallèlement à ce fleuve, de la vallée du Gier jusqu'à Lyon ; de là jusqu'aux limites du département, ils donnent naissance à un chaînon secondaire qui longe la Saône sous le nom de Côte-Beaujolaise.

Dans la même direction, et à une courte distance de Lyon, surgit le petit massif du Mont-d'Or, curieux par sa constitution géologique autant que par son isolement entre la rivière, la Côte-Beaujolaise et les dernières ondulations de la chaîne du Lyonnais. Il est d'origine calcaire.

Les contre-forts de ces rameaux, de ce chaînon et de ce petit massif viennent mourir sur les bords de nos deux fleuves, en décrivant un contour en forme d'arc dont ces cours d'eau représentent exactement la corde.

Au centre de cet hémicycle, à la jonction du Rhône et de la Saône, se trouve la colline de Fourvière, berceau de l'antique Lugdunum, qui devint bientôt la résidence des préfets de l'empire et la métropole des Gaules, au temps de la domination romaine en nos contrées.

Cette ville, les maîtres du monde l'avaient ornée de palais, de temples, d'académies, de cirques, de théâtres, de thermes et autres monuments somptueux ; de grandes voies en partaient dans toutes les directions ; des lignes d'aqueducs y amenaient de loin une eau fraîche et limpide prise aux sources des montagnes élevées. Descendue de la colline jusqu'au bord de la Saône, elle traversa la rivière, s'établit progressivement dans la presque île circonscrite entre les deux fleuves, et alla gravir les premières rampes de la colline de Saint-Sébastien.

*
* *

Un coup d'œil rétrospectif sur l'aspect que présentaient ces localités avant l'apparition des Romains ne sera sans doute pas sans intérêt pour la plupart des lecteurs.

Là, au sommet de la colline de Fourvière, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, une de ces tribus demi-sauvages et vivant dispersées dans les sombres forêts de la vieille terre des Gaules, une tribu ségusiave vint fonder une bourgade à laquelle elle imposa le nom de Lugdun. Ce nom était justifié par la position de la colline qui domi-

nait les vastes marécages formés par les eaux du Rhône et de la Saône, lesquelles divaguaient dans ce terrain d'alluvion, entre ces îles et îlots, avant d'aller se réunir dans le lit principal, à la pointe méridionale de cette espèce d'archipel.

Cet archipel, de plus d'une lieue et demie de longueur, séparait le pays des Ségusiavès de celui des Allobroges et commençait au bas même de la colline de Saint-Sébastien. Il comprenait plusieurs îles disparues de nos jours par suite des atterrissements naturels et des remblais exécutés par les hommes.

Les quatre principales de ces îles sont représentées : l'une par le quartier actuel de Saint-Nizier ; l'autre par l'espace compris entre Saint-Nizier et la place de Bellecour ; la troisième par le vaste emplacement du quartier d'Ainay ; la dernière enfin par la presqu'île Perrache. Elles étaient désertes, couvertes de joncs, de roseaux et de bois amis des terrains humectés.

Il y avait donc aux époques reculées plusieurs confluent supprimés les uns après les autres. Au commencement du xvii^e siècle et dans la dernière moitié du siècle passé, il en existait encore trois : l'un, situé au pied du coteau de Saint-Sébastien,

qui portait le nom de fossé des Terreaux et qui avait déjà beaucoup perdu de son importance ; l'autre, sous les murs de l'abbaye d'Ainay ; enfin le dernier, à l'extrémité de la presqu'île.

Depuis lors, le premier confluent a été complètement remblayé sous Henri IV ; on y voit maintenant les places des Terreaux et de la Comédie, ainsi que les rues qui y aboutissent de l'un et de l'autre de nos fleuves. Le second, comblé sous le règne de Louis XVI, a donné naissance au cours Napoléon, aujourd'hui du Midi, et aux belles promenades qui l'accompagnent. Quant au troisième, le confluent de la Mulatière, il a été, de nos jours, repoussé de plusieurs centaines de mètres, grâce à une digue séparative, créée en vue de favoriser le prompt écoulement des eaux pendant les fortes crues des deux rivières.

C'est sur ces divers emplacements, sur les débris superposés de la bourgade gauloise, de la cité romaine et de la ville du moyen-âge, que s'élève actuellement la ville de Lyon.

*
* *

Jusqu'au milieu de notre siècle, Lyon avait conservé, ou à peu près, le caractère de la ville

du moyen-âge. Mal bâti, mal pavé, mal percé, sombre, sordide, infect, resserré, humide, boueux, et ce, au point que tous les voyageurs qui y séjournèrent en étaient péniblement affectés, Lyon possédait une triste réputation, et nul ne se faisait faute de décocher un trait ironique à son adresse. Sa malpropreté était devenue proverbiale en France et à l'étranger. Jugez-en par cette courte, mais caractéristique description qu'écrivait, en 1820, un illustre lyonnais, Jean-Jacques Ampère, dont l'opinion ne saurait être suspectée de partialité : « La ville de Lyon est une ville détestable, de grandes maisons à huit étages, des rues sales et noires de six pieds de large, y compris le ruisseau...

Déjà le premier des Napoléon avait commencé à la régénérer et à la relever de ses ruines amoncelées par la Révolution. Le règne de Louis-Philippe lui avait valu quelques améliorations ; mais l'avènement de Napoléon III fut pour Lyon le signal d'une splendeur sans pareille dans les fastes de la cité.

De nouvelles rues ouvertes, les anciennes rajeunies, des places créées, laissent circuler abondamment dans tous les quartiers l'air et le soleil ;

les affreux cailloux pointus sont remplacés par un pavé commode et régulier; de nouveaux ponts sont jetés sur les deux fleuves; le péage des anciens est racheté; des squares sont plantés de toutes parts, des monuments érigés. Le quartier des Brotteaux prend un accroissement considérable; un parc immense est conquis sur des terrains marécageux entrecoupés de lônes; des eaux potables sont amenées jusqu'aux derniers étages de nos habitations, jusque sur le sommet même de nos collines; elles remplacent les eaux rares, fétides et malsaines que l'on buvait jadis; des égouts souterrains reçoivent les eaux de pluie et les eaux ménagères, et les conduisent dans l'un ou l'autre fleuve; des avenues, des cours, des boulevards sillonnent la ville dans tous les sens; deux belles routes et deux chemins de fer funiculaires permettent d'arriver sans peine et sans effort sur les plateaux supérieurs de Fourvière et de la Croix-Rousse, habités par une population laborieuse sans cesse en rapports d'affaires avec le centre de la ville. Les anciennes murailles d'enceinte de Louis XII et de François I^{er}, et les casernes crénelées de Louis-Philippe élevées contre la Croix-Rousse ont été abattues et remplacées

par un magnifique boulevard. Enfin, une quadruple ligne non interrompue de digues, de quais et de ports contiennent désormais nos fleuves dans leur lit et défendent la ville contre le retour d'inondations pareilles aux dernières, dont les désastres furent incalculables.

Pour comprendre l'importance de ce travail, il faut savoir que ces quatre lignes de quais offrent un développement d'environ quarante kilomètres.

A aucune époque de sa longue existence, Lyon ne fut favorisé d'une plus heureuse métamorphose. Cetteville, naguère encore l'objet des critiques des étrangers, peut aujourd'hui marcher de pair avec les plus belles cités de l'Europe. Ajoutons-nous à tant d'améliorations matérielles ces asiles fondés pour l'enfance et la vieillesse, pour les malades et les convalescents, témoignage éloquent de la sollicitude du souverain en faveur des classes laborieuses.

*
*
*

Telle est cette grande cité. Un bruit confus, semblable au bourdonnement d'une ruche d'abeilles, monte jusqu'à notre observatoire; c'est la respira-

tion, c'est le mouvement d'une population de trois cent cinquante mille âmes. Là, tout s'agite, tout travaille ; chaque quartier a sa physionomie particulière.

Fourvière, Saint-Just et Saint-Irénée, l'antique Lugdunum respire le calme et la tranquillité. De tous côtés sont des établissements religieux, le Grand-Séminaire, des pensionnats, des communautés, asiles ouverts à la méditation, à la misère, à la souffrance.

Le quartier de Saint-Jean contient la métropole, le Palais archiépiscopal, le Palais de justice, les Cours et Tribunaux ; là aussi tout est calme et tranquille.

La Quarantaine est peuplée de teinturiers, de tisseurs, de tanneurs, de corroyeurs, etc., etc.

La presqu'île Perrache n'est qu'un vaste entrepôt de charbon ; sa partie supérieure est occupée par les bâtiments de la gare P.-L.-M., par l'usine à gaz, l'arsenal et la prison de Saint-Joseph.

Les Brotteaux, la Guillotière et la Mouche présentent de vastes usines et des fabriques de toute nature ; c'est le bruit, le feu, la fumée. On y voit enfin les beaux bâtiments de la nouvelle Faculté de médecine et l'hôpital où les malades sont trai-

tés par la méthode homœopathique. Au midi, existent la gare des marchandises et les ateliers du chemin de fer. Là aboutissent les grandes lignes qui se dirigent chacune dans une direction opposée. Au nord, c'est un quartier moderne, où se trouvent de belles maisons, des hôtels particuliers, le magnifique parc de la Tête-d'Or et le nouveau Musée-Guimet, très-bel édifice où sont rassemblés des trésors artistiques et scientifiques de toute nature amassés à grands frais dans les contrées de l'extrême Orient, et dont l'étude comparée servira, mieux que de gros livres, à nous faire connaître l'histoire générale et la vie intime de ces pays lointains.

La Croix-Rousse entend le bruit de plusieurs milliers de métiers, qui tissent la soie pour tous les goûts, pour toutes les consommations.

Vaise, par ses marchés aux bestiaux, par ses abattoirs, par ses moulins à blé, par ses fabriques de pâtes alimentaires, nourrit la ville; tandis que Serin, par ses entrepôts de vins, par ses brasseries de bière, sait l'abreuver à outrance.

Le quartier de Bellecour est aristocratique; c'est la résidence de la noblesse lyonnaise.

Enfin, dans les quartiers du centre, entre les

deux rivières, on voit les plus belles et les plus larges rues de la ville, les édifices consacrés aux administrations publiques, aux Postes, aux Télégraphes. Les établissements financiers, la Banque, la Trésorerie générale, la Bourse, les théâtres, l'Hôtel-de-Ville, le Lycée, les Facultés, les Musées et le haut commerce de la soierie, qui livre à toutes les parties du monde ces produits variés, ces étoffes merveilleuses, ces riches tissus qui font la fortune en même temps que la gloire de Lyon.

Lyon, dit un écrivain moderne, est un colosse. Ce colosse, dont la tête repose, à l'heure du sommeil, sur la colline de la Croix-Rousse, dont le corps s'allonge, entre les deux fleuves, jusqu'à la Mulatière, dont le bras droit s'appuie sur Fourvière, tandis que le bras gauche s'étend vers la plaine du Dauphiné!...

Voilà l'ensemble de cette immense cité. Nous aurions voulu en décrire l'histoire, les monuments, parler longuement de ses hommes illustres, de son commerce, de son industrie; mais la grandeur de la tâche nous a effrayé. Nous avons dû borner nos travaux à la description des lieux qui furent son berceau, à la colline de Fourvière et à

l'espace resserré qui s'allonge entre son revers oriental et la rive droite de la Saône, espace que nos vieux lyonnais désignent encore sous le nom pittoresque de : *au-delà de l'Eau, de l'autre côté de l'Eau.*

Cela dit, entrons en matière.

Le baron RAVERAT,

Officier d'Académie,

Membre de plusieurs sociétés savantes.





CHAPITRE I

L'ANCIENNE CHAPELLE DE FOURVIÈRE

LE plateau de la partie supérieure de Fourvière, le *Puy de Fourvière*, au moyen-âge, était jadis occupé par le Forum de Trajan, fondé en l'année 98 de notre ère.

Formé de magnifiques matériaux, ce palais était entouré de hauts portiques qui soutenaient des galeries revêtues de marbres précieux et ornées de statues et de bas-reliefs. Il servait à la fois de demeure aux préfets de l'empire et de prétoire où se rendait la justice. Là, se tenaient enfin les foires et les marchés; là, se rassemblaient les trafiquants accourus de tous les points de la Gaule.

Cet édifice s'écroula de lui-même en 840; ses débris roulèrent sur les flancs de la colline et jusque

sur les bords de la Saône, où ils restèrent sans emploi pendant de longues années.

Sur l'emplacement même occupé par notre chapelle de Fourvière, existait, dit-on, un édifice religieux qui remontait à l'époque gallo-romaine. Il était consacré à la déesse Segesta, emblème de la fécondité et de l'abondance; cette divinité portait tous les attributs de Minerve, de Cérès et de Vénus.

En 814, peu d'années avant la chute du Forum, l'archevêque Leydrade aurait, selon quelques écrivains religieux, édifié à la place de l'édicule païen un petit oratoire en l'honneur de la vierge Marie; et la mère de Dieu y reçut des populations chrétiennes les plus touchants hommages.

Toutefois rien n'est moins prouvé que l'intervention de Leydrade dans l'édification de cette chapelle. L'archevêque, dans sa fameuse lettre à Charlemagne, ne parle nullement de Fourvière; mais il rend compte des autres églises qu'il a fait reconstruire ou simplement restaurer.

Certains archéologues lyonnais n'admettent pas que la dévotion à Marie ait eu lieu à Fourvière avant le milieu du xv^e siècle.

De vieilles traditions la font cependant remonter à saint Pothin venu dans notre ville, vers l'an 150, en apportant avec lui une vierge miraculeuse. (Le vitrail de la façade de l'église de Saint-Nizier rappelle cette pieuse croyance).

D'autres au contraire, veulent qu'un oratoire y fut

élevé antérieurement à l'année 1168, sous le nom de Notre-Dame de Bon Conseil. Reconstitué à cette dernière époque, on lui donna le titre de Notre-Dame de Fourvière. Le doyen du chapitre métropolitain de Lyon, Olivier de Chavannes, le fit agrandir et y érigea un autel en l'honneur de saint Thomas de Cantorbéry, qui avait séjourné quelques années à Lyon, où il avait trouvé un abri contre la vengeance de son souverain, le roi d'Angleterre. Dès lors l'oratoire, consacré par l'archevêque Jean de Bellesme, fut érigé en église paroissiale et collégiale.

Quoi qu'il en soit, le terrain qu'occupait cette chapelle appartenait au chapitre de Lyon ; mais quand celui-ci en fit don au clergé de la nouvelle église, il se réserva les beaux et nombreux matériaux de pierre et de marbre provenant de la ruine du Forum et qui encombraient encore à cette époque le sommet et les versants de la colline. Ces matériaux entrèrent dans les constructions de la cathédrale de Saint-Jean ; on peut les reconnaître dans les assises inférieures de l'édifice, comme nous le verrons plus tard.

La chapelle de Fourvière fut l'objet des libéralités des seigneurs de la province et des seigneurs étrangers ; les rois de France l'enrichirent à l'envi, entre autres, Louis VII qui lui donna un calice d'or, et Louis XI, qui, par une charte datée de *Lion sur le Rosne*, créa Notre-Dame de Fourvière châtelaine de plusieurs domaines en Lyonnais.

Un autel de la chapelle était orné d'une ancienne et

célèbre statue, représentant la Vierge-Noire. Or, Louis XI, ayant une dévotion toute spéciale à la Vierge-Noire, témoin ses pèlerinages à Notre-Dame du Puy et à Notre-Dame d'Embrun, cette raison semble justifier l'importance de sa donation au clergé de Fourvière. Les chanoines ne furent d'ailleurs point ingrats : une messe quotidienne, célébrée pendant des siècles pour ce souverain, fut une marque de leur reconnaissance.

Lors de l'occupation de Lyon par les calvinistes, la sainte chapelle ne pouvait échapper à la rage de ces sectaires ; elle fut pillée, incendiée, ruinée en partie. Réédifiée en 1580, elle était simple, modeste : c'était une véritable église de village. Un petit clocher carré dépassait de quelques pieds seulement le niveau de la toiture.

Dans l'espoir de faire cesser la peste de 1643, qui enleva à Lyon une foule de ses habitants, le prévôt des marchands et les échevins, suivis des corporations, du clergé des paroisses et de toutes les congrégations, montèrent processionnellement sur la colline de Fourvière, et vouèrent la ville à Dieu et à la sainte Vierge. Une pyramide surmontée d'une croix et placée sur la terrasse à côté de la chapelle, rappela longtemps la piété de nos pères. L'autorité municipale exécuta religieusement ce vœu jusqu'à l'époque de la Révolution, où cette cérémonie fut officiellement supprimée.

De leur côté, les administrateurs de l'Aumône géné-

rale y vinrent aussi en procession pour appeler la miséricorde divine sur les nombreux enfants que la peste avait laissés orphelins. Cette procession s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Outre les administrateurs, on y voit les vieillards, les enfants et tout le personnel de l'hospice.

Le chapitre de la Primatiale, précédé des élèves du petit séminaire de Saint-Jean, se rend également chaque année en procession sur la sainte montagne, en souvenir de la réouverture du sanctuaire par le pape Pie VII, à son passage à Lyon, en 1805.

De tout temps, Notre-Dame de Fourvière fut la protectrice de la ville de Lyon et des pays d'alentour. Nos populations lui conservent une dévotion particulière, qui ne s'est pas affaiblie malgré les attaques incessantes dont la religion est assaillie de toutes parts.

Mais vinrent les mauvais jours de la Révolution; on séquestra cette chapelle, et après l'avoir dépouillée de ses ornements et de ses vases sacrés, que l'on envoya aux creusets de la Monnaie, on la vendit aux enchères publiques, comme bien national, au prix de 29,880 livres, payé en assignats.

Le sanctuaire, devenu la propriété de la pieuse dame Besson, passa à des religieuses carmélites, qui voulaient y fonder une communauté.

Racheté en 1805 par les deux frères Caille, anciens membres du clergé de Saint-Jean, pour le compte du cardinal Fesch, archevêque de Lyon, il

fut rendu au culte, et la première messe y fut dite en présence du pape Pie VII, qui voulut y officier à son tour.

Il est peu d'étrangers de passage à Lyon, grands personnages ou modestes ouvriers, qui, mus par le sentiment religieux ou par la beauté de la vue, ne fassent l'ascension de la colline. La régente Anne d'Autriche, son jeune fils et une cour brillante monterent faire leurs dévotions à la chapelle de Fourvière. En 1814, elle fut visitée par le général Frimont, commandant en chef l'armée autrichienne qui occupait Lyon. L'année suivante, les archiducs Maximilien et Ferdinand la visitèrent aussi, accompagnés de leur état-major.

En 1832, lorsque le choléra étendait ses ravages sur la France entière, Lyon fut préservé de ce terrible fléau. En reconnaissance d'une telle faveur attribuée à la protection de la sainte Vierge, les habitants placèrent dans l'intérieur de l'église un tableau votif en son honneur.

Un autre tableau rappelle ces funestes journées de 1840 où la ville de Lyon, envahie par les eaux débordées du Rhône et de la Saône, subit les plus terribles épreuves et fut encore sauvée d'une destruction totale par la toute-puissance de la mère de Dieu.

Ce tableau, dû à Martin-Daussigny, plus connu comme archéologue que comme peintre, est d'un assez mince mérite au point de vue de l'art; mais si nous le signalons à l'attention de nos lecteurs, c'est

qu'il est peint à l'encaustique, procédé qui doit lui assurer une longue durée, si l'on en juge par les œuvres similaires de l'antiquité, parvenues jusqu'à nous.

La piété des Lyonnais se manifesta de nouveau à la suite de la révolution de 1848. On restaura l'église, qui néanmoins est loin d'avoir une grande valeur architecturale; on l'orna d'une nouvelle façade et on la dota d'un luxueux clocher surélevé encore par une colossale statue en bronze doré de la très sainte et immaculée vierge Marie.

Moyennant une faible rétribution, on peut monter sur le faite du clocher, aux pieds même de la statue, d'où l'on embrasse le panorama que nous avons décrit au commencement de ce livre.

Ce clocher, d'un style roman de fantaisie, fut l'objet des plus vives critiques de la part des artistes. On est loin de contester le mérite de son ornementation, mais on trouve que son ensemble ne s'harmonise nullement avec les lignes du paysage qu'il domine. Il n'a pu faire oublier l'ancienne et modeste campanille qui rappelait tant et de si religieux souvenirs à l'esprit de nos concitoyens.

L'inauguration de la statue eut lieu le 8 décembre 1852, en présence de tout le clergé, des séminaires, des confréries et de toutes les communautés religieuses de la ville. Le cardinal de Bonald et les évêques du diocèse assistaient à la cérémonie. Une innombrable population était groupée sur les quais,

et le soir toute la ville fut illuminée; un feu d'artifice fut tiré et les salves d'artillerie retentirent dans l'espace.

Depuis lors, à pareil jour, cette touchante et sympathique fête populaire eut lieu avec le même appareil et la même piété de la part des Lyonnais. Au train dont vont les choses, il est à craindre que cette cérémonie ne soit officiellement supprimée. Le cas échéant, elle n'en subsistera pas moins dans le cœur de notre brave population.

La foi est d'autant plus forte que les temps sont plus mauvais, que l'horizon est plus sombre. C'est dans les moments de révolution, dans les grandes commotions sociales où les plus ignobles passions sont déchainées, où l'existence même de la patrie et de la religion est mise en question; dans ces jours où la foule imbécile court s'enivrer des discours fallacieux de tribuns en délire; c'est alors que l'homme vraiment digne de ce nom sent plus vivement sa faiblesse et l'invincible besoin de se rapprocher de Dieu!...

L'intérieur de la chapelle, faiblement éclairé, se compose de deux nefs en ogive, littéralement tapissées d'*ex-voto*; plusieurs d'entre eux remémorent divers épisodes de l'histoire de Lyon. Entre les deux nefs, un luminaire est chargé de cierges allumés par les fidèles; dans un coin sont déposés une multitude de béquilles et de bâtons laissés par de pieux pèlerins guéris soudain de leurs infirmités, après avoir

accompli leurs vœux et assisté à une messe dans l'enceinte sacrée.

Dans le cloître fermé par une grille en fer et qui précède l'église, s'étalent plusieurs boutiques d'objets de dévotion; on y trouve aussi à se faire servir chocolat, café au lait et rafraîchissements de toute sorte.

Tel est l'historique résumé de cette antique chapelle destinée sans doute à disparaître prochainement devant une église monumentale que la commission dite de Fourvière fait construire parallèlement à la nef de gauche.





FOND. MAYEUR.

CHAPITRE II

LA NOUVELLE ÉGLISE DE FOURVIÈRE

EN 1870, Lyon était menacé de deux fléaux à la fois, l'invasion étrangère et l'anarchie au dedans; les Lyonnais, comme leurs pères, en 1643, firent vœu, si la ville échappait à cette terrible perspective, d'élever à la sainte Vierge un monument de leur reconnaissance. Ils tinrent parole.

Sous l'impulsion et par l'initiative d'une commission instituée par l'autorité archiépiscopale, une souscription publique fut ouverte; tous, riches ou pauvres, bourgeois ou ouvriers, apportèrent leur obole à cette œuvre de reconnaissance. La piété a donné à pleines mains. Trois millions ont déjà été dépensés pour l'achat des terrains et pour les premiers travaux; et trois autres millions nécessaires pour

terminer le monument ne se feront pas attendre.

Cet édifice renferme deux églises superposées : une crypte et une basilique supérieure. Les travaux sont poussés avec une ardeur égale à l'impatience des fidèles et des curieux.

Mais en attendant son achèvement, et pour donner à nos lecteurs comme un avant-goût de l'aspect présumé que présentera l'édifice élevé d'après les plans et dessins de M. Bossan, dont tout le monde connaît et apprécie le talent quelque peu primesautier, nous ne croyons mieux faire que d'extraire à leur intention, du *Lyon-Revue* (fondé par notre collègue et ami, Félix Desvernay), ces lignes enthousiastes de Ch. Savy, auquel, bien entendu, nous en laissons toute la responsabilité.

« L'œuvre de Fourvière, dit-il, apparaît de notre temps comme une révélation inattendue de cette influence de l'art antique sur l'art chrétien ; et si nous voulons assigner à cette conception architecturale une époque qui caractérise son style, nous la plaçons logiquement dans la période du XII^e siècle. Le champ est vaste à explorer en ce temps-là ; la mine est féconde, riche et variée : c'est alors que se fusionne le romano-byzantin avec le style ogival naissant ; les dessins de l'art antique viennent s'allier aux formes nouvelles ; le plein-cintre, l'ogive, les pilastres cannelés et les fûts gothiques allongés s'entremêlent et se confondent dans le concert général des lignes de l'architecture, de manière à réaliser l'unité dans

la diversité. La nouvelle église de Fourvière n'est qu'un résumé de l'étude savante de l'art de ces deux périodes du moyen-âge. L'architecte, pour ne pas rester au-dessous de sa tâche, a su rivaliser, dans cette œuvre originale, avec l'incroyable fécondité de l'ornementation romane, et, nous le verrons un peu plus tard, dans le vaisseau de l'église supérieure, avec l'élancement prodigieux et la souplesse des nefs gothiques. »

Sans rien préjuger des réflexions et des lignes précédentes, et ce que nous pouvons constater dès à présent, c'est la beauté et la variété des matériaux qui entrent dans cette construction : pierre de l'Echaillon, pierre de Hauteville, granit des Vosges, granit de Cherbourog, granit d'Italie, granit rose de Baveno, porphyre gris-bleu de l'Estérel, marbre cipolin de Saxon en Valais, granit rose et marbre bleu de Sééx en Savoie, et autres riches matériaux dont nous ne pouvons faire ici la longue et curieuse énumération.

L'assiette du monument est sur le plateau même, au nord de l'ancienne chapelle, sur l'emplacement des deux jardins de la cure et de l'habitation des chapelains. Une spacieuse terrasse bordée d'une balustrade en pierre, à hauteur d'appui, plonge sur les clos Roccofort et Jaricot, où un large escalier, longeant le mur de soutènement en arcature, permet de descendre, et, de là, regagner la montée Saint-Barthélemy et le centre de la ville.

Les travaux de déblais pour les fondations et pour

la crypte du monument remirent au jour des vestiges antiques, colonnes en marbre blanc, bas-reliefs, briques, poteries. Rien d'important, d'ailleurs, ne fut signalé; le sol avait déjà été plusieurs fois bouleversé, soit pour la construction de l'ancien sanctuaire, soit pour l'établissement du cloître et des autres établissements qui l'accompagnaient.

Ces travaux, nous les suivîmes avec intérêt, en compagnie de plusieurs membres de sociétés savantes, délégués à l'effet de recueillir les trouvailles qui auraient eu quelque valeur au point de vue historique.





CHAPITRE III

LES FRÈRES CAILLE ET LE PASSAGE GAY



LA suite de cette terrasse, existe la propriété des frères Caille. Cette propriété ayant appartenu à la famille d'Albon, fut vendue sous la Révolution, et acquise par ces deux abbés, qui voulaient y établir un pensionnat de jeunes gens. Une inscription sur marbre noir placée au-dessus de la principale porte de l'habitation, rappelle que le pape Pie VII l'honora de sa présence, et s'y reposa à sa sortie de la chapelle de Fourvière, où il avait officié. Voici cette inscription :

HINC PIUS VII. PONT. MAX. CIVIT.

FAUSTA PRECATUS EST

19 APRILIS 1805

De la terrasse qui est à l'extrémité d'une salle

d'ombrage, le saint Père donna sa bénédiction à l'antique cité des Pothin et des Irénée, ainsi qu'à ses nombreux habitants pieusement agenouillés sur les quais de la Saône. Le bourdon de Saint-Jean et les cloches des autres églises se firent entendre à son arrivée sur la terrasse.

Les deux frères Caille ont laissé à Lyon un nom populaire et rendu vénérable par leur philanthropie et leur piété. Chanoines de la primatiale, ils sont nés à Puisgros, en Savoie, et moururent à Lyon vers 1830. Ils avaient acheté et légué l'emplacement réservé pour la sépulture des prêtres au cimetière de Loyasse, et avaient fondé dans leur maison de Fourvière une providence pour les enfants infirmes.

Leur nom rappelle ce jeu de mots que les vieux Lyonnais aiment à répéter: une *Pie* monta à Fourvière transportée par deux *Cailles*.

On prétend que, lors de son passage à Lyon en 1805, le pape Pie VII désirant visiter la chapelle de Fourvière, fit l'ascension de la colline assis dans un fauteuil que les deux frères Caille portaient sur leurs épaules.

Rectifions ici une légère erreur accréditée parmi nous: ce n'est pas la colline que le pape gravit de la sorte; son voyage dans le fauteuil se borna de la chapelle à la maison Caille; c'est-à-dire à un trajet de quelques minutes seulement et sur un terrain parfaitement horizontal.

Sur l'emplacement de cette providence se trou-

vaient, soit les Thermes impériaux, soit de vastes conserves d'eau alimentées par l'aqueduc du Pilat, De ces réservoirs, véritable *diviculum*, l'eau était distribuée dans le Forum et dans les palais placés sur les déclivités de la colline, ainsi que dans les quartiers inférieurs de la ville romaine.

Ces constructions souterraines, servant aujourd'hui de caves, sont visitées avec intérêt par les amateurs d'archéologie. Les murailles, les voûtes et les piliers de ces réservoirs ont leurs parois revêtues d'un ciment bien conservé; le sol est dallé de petites briques carrées, savamment disposées, et offrant une grande solidité.

En face de cette propriété existe un énorme massif de l'aqueduc sur lequel était ménagé le bassin de chasse qui versait ses eaux dans les susdits réservoirs. Un pavillon, le pavillon Gay, est adossé à ce vénérable monument. De là, on a une jolie vue sur le cours des Chartreux, sur Vaise, le Mont-d'Or et la Saône. Dans le jardin qui descend en face du couvent des Carmes-Déchaussés, on a découvert de nombreux débris antiques, entre autres les conduits souterrains d'un large canal, le rez-de-chaussée d'une villa romaine, une salle de bains avec son hypocauste, et, encastrés dans l'une des murailles de la montée des Anges, les fragments d'un réservoir de chasse, dont les siphons empruntant ce même canal, étaient destinés, dit-on, à aller abreuver à travers la Saône, les quartiers du Condate situé au pied de la colline de Saint-Sébastien.

Le pavillon et le passage Gay, où l'on a le droit de circuler moyennant le péage de cinq centimes, sont assez populaires à Lyon. Pierre Gay, mort au commencement de l'année 1878, avait fait des efforts inouïs pour prouver au monde entier qu'il n'y a aucun point de vue comparable à celui que l'on découvre de son observatoire.

Réclames, annonces, rien ne lui coûtait lorsqu'il s'agissait d'établir le fait, dit son biographe. M. Mayery, dans la *Petite Presse de Lyon*, d'où nous extrayons les lignes suivantes :

« Dans toute la ville, il faisait promener un pauvre diable, espèce d'affiche ambulante, pour allécher les étrangers, et au bas de la montée de Saint-Barthélemy, il avait dressé une embuscade ; un pisteur vous prenait au collet, et vous démontrait qu'il était impossible de mourir sans avoir traversé le passage Gay et contemplé les fragments antiques dont il était hérissé.

« L'origine de ces fragments n'était pas, à vrai dire, ce qui l'inquiétait. Il les avait vite datés, classés, apostillés de souvenirs illustres. Quant à leur authenticité, c'était aux savants à la vérifier, et plus d'un y a perdu son latin. Lui, fort heureusement, n'avait pas de latin à perdre.

« Il inventa aussi les *Cures de raisins*, qui attirent tant de monde aux alentours de Montreux, dans le canton de Vaud ; mais ses vignes étaient trop à découvert pour que l'on pût y suivre le traitement

indiqué, lequel exige des précautions fort discrètes.»

Le pavillon Gay n'est autre que l'ancien pavillon Nicolas, cher au souvenir de plus d'un Lyonnais. On y trouvait un très bon restaurant, où se réunissait, une fois par mois, la société des *Intelligents*, dite des *Bonnets de coton*, composée de toutes les sommités littéraires, scientifiques et artistiques de Lyon, et dont notre aimable ami, Alexis Rousset, a sauvé de l'oubli d'intéressants détails, en les consignant dans ses *Vieux châteaux* et dans ses *Autographes et dessins*.





CHAPITRE IV

LA SARRA ET LOYASSE



u côté opposé à ce pavillon, c'est-à-dire au midi de la chapelle, un bâtiment moderne, véritable palais d'un beau style, est fort bien disposé sur des terrasses ombragées. Il appartient aux PP. Jésuites, qui en ont été expulsés le 1^{er} juillet 1880, en vertu des décrets du 29 mars. Une tour carrée, dit l'Observatoire, que l'on a abaissée de plusieurs étages pour dégager la chapelle, s'élève au-dessus et complète le tableau.

L'entrée principale de cet établissement est sur la rue de Fourvière, où maintenant l'on peut arriver en voiture.

Sur l'emplacement de cette tour et de ce bâtiment existaient d'anciens et vastes édifices que l'on suppose avoir été des dépendances du Forum. On y

trouva d'épaisses substructions, des marbres, des piédestaux avec des fragments de statues, des tronçons de colonnes cannelées en pierre, mais revêtues de plaques de marbre. En 1704, on en exhuma aussi le célèbre taurobole : *pro salute im. Caes. T. Ael. Hadriani*, et le non moins intéressant taurobole de l'empereur Commode, précieux ornements de notre Musée lapidaire.

A l'ouest de l'église, et sur la place même de Fourvière, on voit deux communautés, l'une, dite des Dames de la Retraite de saint François-Régis, l'autre, le pensionnat de Jésus-Marie ; puis le plateau s'infléchit légèrement et se relève bientôt après. Nous suivons la rue du Juge-de-Paix, où l'on rencontre un orphelinat, la maison des Carmélites, une providence et l'hospice des Dames du Calvaire, qui occupe l'ancien enclos de la Sarra, où l'on pénètre par une belle grille en fer et une longue avenue bordée de pelouses, de fleurs, d'arbres fruitiers et de vignes en espaliers. Une chapelle nouvellement édifiée s'élève au milieu des jardins.

A quelques pas plus loin, voici la rue des Quatre-Vents, puis la place de la Sarra, qui est entourée d'une double rangée d'arbres, et qui sert de champ de manœuvres militaires aux troupes casernées dans le fort de Loyasse.

Lorsqu'on creusait le sol de l'enclos pour recevoir les fondations de cet hospice, et celui de la place pour l'affecter à sa nouvelle destination, on y ren-

contra des débris de statues, entre autres une tête colossale d'empereur, des fûts de colonne, des mosaïques, des canaux et des tronçons d'aqueduc, des monnaies et des médailles, des massifs de maçonnerie et d'énormes pierres de taille. Dans cet endroit, s'élevait, dit-on, le palais des Antonins.

Sur l'un des côtés de cette place, qu'un grand mur sépare du nouveau cimetière de Loyasse, on a établi un vaste château d'eau alimenté par un siphon qui, traversant la Saône sur le pont de Serin, part de la grande colonne de Saint-Clair; ce réservoir dessert tous les quartiers supérieurs de Fourvière, de Saint-Just, de Saint-Irénée et de Trion.

De l'enclos et de la place de la Sarra, comme au surplus de tous les points de la colline, on découvre un panorama enchanteur sur diverses parties de l'horizon.

Nous voici devant les deux cimetières de Loyasse. Le plus ancien et le plus richement orné date de l'année 1807; M. Fay de Sathonay était alors maire de Lyon.

L'entrée de cette nécropole est d'un style sévère, et présente l'inscription suivante :

MEMENTO . QVIA . PVLVIS . ES .

ET . IN . PVLVEREM . REVERTERIS .

L'intérieur est divisé par une multitude d'allées plantées de sycomores, de tuyas, de cyprès et autres arbres funéraires, dont les sombres rameaux se ma-

riant ensemble forment comme une voûte mystérieuse au-dessus de la tête des visiteurs. On y voit une foule de monuments plus ou moins riches, de plus ou moins de goût, et dont nous ne pouvons entreprendre ici la longue énumération. Un emplacement particulier est réservé à la sépulture des prêtres; un autre, à celle des protestants.

Ces cimetières, situés sur les versants nord de la colline, sont vastes et bien aérés; il en est peu ailleurs qui réunissent de semblables conditions de salubrité.

Au nord-est, est le fort de Loyasse, dont les feux plongeants pourraient défendre les abords de la ville, le cours de la Saône et le vaste bassin animé par les usines et les multiples industries du quartier de Vaise.

Du cimetière et du fort, on peut descendre sur le quai de l'Observance par une belle route à voitures, ou par l'interminable escalier de la Sarra, qui longe le rocher sur lequel était placée l'ancienne prison d'Etat de Pierre-Scize.

En sortant de ce champ du repos éternel, où la piété des familles a cherché à embellir la dernière demeure de ceux qu'elles ont perdus, nous prendrons le chemin de ronde qui relie les forts de Loyasse, de Saint-Just et de Saint-Irénée, élevés sous le règne de Louis-Philippe, et devenus inutiles par suite du nouveau système de la défense et de l'attaque des places. Ce ne sont plus que des casernes affectées aux troupes de la garnison.

A gauche, ce chemin de ronde est bordé de boutiques d'objets de piété et d'ateliers d'entrepreneurs de monuments funéraires; à droite, la vue se promène des riantes collines de Champvert, de la Duchère, d'Ecully, aux montagnes plus sévères de la chaîne du Lyonnais. Il nous conduit devant plusieurs piliers de l'aqueduc du Pilat. Là, cet aqueduc se divisait en plusieurs branches qui versaient leurs eaux sur toute l'étendue du plateau.

Non loin de là, on remarque deux pavillons carrés qui servaient naguère à deux stations de la télégraphie aérienne; ils sont placés dans les murs de clôture d'une belle propriété appartenant aux Dames de la Visitation, qui dirigent un pensionnat de jeunes demoiselles. On peut y visiter une petite chapelle qui mérite une mention spéciale. Elle est de style byzantin, à une seule nef, très jolie, très coquette, comme il convient d'ailleurs à une communauté de dames.





CHAPITRE V

TRION ET LE CLOITRE DE SAINT-JUST



NE porte à pont-levis, dite porte de Loyasse, ménagée dans le mur d'enceinte du chemin de ronde, permet de descendre en quelques minutes dans le quartier de Trion, autrement dit de Saint-Just et de Saint-Irénée. C'est là que Lucius Munatius Plancus établit ses légions ainsi que les Viennois expulsés de leur ville par une révolte des Allobroges ; là, avon-nous dit, fut le berceau de l'antique Lugdunum.

Cette petite plaine supérieure se développe en forme de bassin entre la colline de Fourvière et celle de Sainte-Foy ; à l'est, elle regarde Lyon ; à l'ouest, elle va se confondre avec les territoires de Champagne et du Point-du-Jour. Elle renferme un grand nombre de maisons habitées par des ouvriers en soie et par

des jardiniers. Sauf deux rues, la rue des Macchabées et la rue de Trion, les autres sont étroites, tortueuses, quelques-unes sans issue. Cependant le nouveau chemin de fer de la Ficelle permet aux habitants de Lyon d'arriver sans peine sur le plateau. La gare supérieure est située au milieu même de la rue de Trion. Ce railway incliné d'une longueur de huit cents mètres, est entièrement souterrain, sauf à la gare intermédiaire des Minimes. Il fut livré au public le 14 juillet 1878, et solennellement béni par Mgr Charbonnel, évêque de Toronto. La gare inférieure se trouve à l'extrémité de l'avenue de l'Archevêché. Le voyage dure cinq minutes, et le prix est de quinze centimes.

De plus, une belle route carrossable ouverte sous Napoléon III, traverse et vivifie ce vieux quartier si longtemps délaissé. Elle part du quai de la Quarantaine, décrit des lacets répétés sur les rampes de Choulans et se dirige sur la Demi-Lune, sur Gorge-de-Loup et sur Vaise.

A cette route, vient s'embrancher la nouvelle avenue Vallioud, qui conduit à Sainte-Foy par le versant oriental du coteau, et dont le parcours offre au promeneur une succession non interrompue de merveilleuses perspectives sur les plaines ondulées du département de l'Isère.

Ce quartier qui vit s'élever tant de monuments romains et de monuments du moyen-âge, n'en a cependant conservé qu'un confus souvenir. C'était

le point de départ des quatre grandes voies militaires qui se dirigeaient aux extrémités de la Gaule ; là, avait lieu la jonction des trois lignes d'aqueducs du Pilat, de la Brevenne et du Mont-d'Or, qui fournissaient l'eau à la ville romaine.

Le grand aqueduc du Pilat, qui avait un parcours de quatre-vingt-quatre kilomètres et, dit-on, un débit de 500,000 hectolitres en vingt-quatre heures, nous a montré quelques piliers sur le plateau de Fourvière ; il en a laissé ici de beaucoup plus importants, enclavés dans le fort même de Saint-Irénée, que l'on aperçoit sur la hauteur, à petite distance. Les eaux étaient conduites de l'une à l'autre colline, ou du réservoir de chasse au réservoir de fuite, au moyen de gros tuyaux de plomb qui affectaient la forme de siphons renversés.

Autrefois, bourg indépendant de la ville de Lyon, ce quartier était sous l'obéissance et la juridiction des chanoines de Saint-Just. Des fossés et des remparts le défendaient à l'Ouest et au Sud. La porte des Farges le séparait de la ville. Deux autres portes, celle de Trion entièrement disparue et celle de Saint-Irénée, dont il reste encore quelques vestiges, s'ouvraient sur la campagne.

Le cloître de Saint-Just, si célèbre au moyen-âge dans les fastes de la ville, s'élevait sur l'espace compris entre la rue des Macchabées, le Calvaire et l'ancienne montée de Choulans où l'on peut encore voir d'énormes murailles de soutènement. Fortifié comme

une citadelle, il avait des remparts crénelés de trente-six pieds de hauteur, flanqués de vingt-deux tours carrées. Deux portes à pont-levis donnaient accès dans l'intérieur.

Il doit son origine à une église fondée dès les premiers temps de la chrétienté par l'évêque saint Patient, sur l'emplacement d'un oratoire souterrain dédié en premier lieu aux saints Macchabées, et plus tard à saint Just, dont les reliques, apportées d'Orient, furent déposées dans la crypte de la nouvelle église.

Bâtie avec des matériaux extraits d'anciens monuments romains, cette église renfermait vingt-quatre chapelles, ornées de marbres précieux; deux clochers s'élevaient à une grande hauteur.

Le pape Innocent IV y trouva un asile contre les persécutions de l'empereur d'Allemagne, Frédéric II. Il y convoqua un concile œcuménique en l'année 1245, et dès la première séance il lança contre ce souverain une sentence d'excommunication.

L'assemblée était nombreuse; des seigneurs, des savants, des ambassadeurs, des princes, l'empereur de Constantinople, les comtes de Provence et de Toulouse, formaient une suite brillante aux prélats convoqués de toutes les parties du monde chrétien. Nos vieux chroniqueurs ont raconté l'éclat des cérémonies et des fêtes données en cette mémorable occasion.

Le souverain pontife résida plusieurs années dans

le cloître de Saint-Just ; il consacra la nouvelle église et accorda aux chanoines de nombreuses immunités. Il leur fit présent, en outre, d'une rose d'or enrichie de diamants, que l'on plaçait sur l'autel à certaines grandes fêtes, à la vue des fidèles. Cette rose, précieusement conservée dans le trésor de Saint-Jean, échappa aux déprédations des calvinistes, dit un historien moderne, mais elle a disparu en 1793.

L'obéancier du chapitre avait le privilège de porter la parole pour le clergé de Lyon aux entrées des rois et des légats du Saint-Siège.

Les chanoines de Saint-Just prirent le titre de baron, après qu'Innocent IV, pour les dédommager des dépenses qu'il leur avait occasionnées pendant le long séjour qu'il fit dans leur monastère, leur eût octroyé la terre de Brignais, qui, jointe à celles de Grézieux et de Valsonne, forma la baronnie de Saint-Just.

Ce même lieu vit se rassembler aussi le concile de 1305, où Clément V ceignit la tiare pontificale en présence des rois de France, d'Angleterre et d'Aragon, et des plus grands seigneurs invités à cette cérémonie.

Dans leur passage à Lyon, les rois de France habitaient le cloître de Saint-Just : saint Louis en 1248 ; Louis XI en 1483 ; Charles VIII et sa femme en 1447 ; François I^{er} en 1515 ; la reine Claude, son épouse, Louise de Savoie, sa mère, des seigneurs et des dames de la cour y séjournèrent en 1525.

C'est là que la reine-mère régente du royaume

apprit la perte de la bataille de Pavie et qu'elle vit mourir le duc d'Alençon, son second fils.

Durant la longue période du moyen-âge, le cloître fut pris et saccagé par le fils de Philippe-le-Bel; mais il put résister aux attaques du peuple lyonnais révolté contre le chapitre de Saint-Jean, qui s'y était réfugié. En 1562, il tomba pour ne plus se relever. Les calvinistes n'y laissèrent pas une pierre debout.

L'emplacement du cloître est maintenant occupé par des jardins, des maisons particulières et une communauté de dames qui dirigent un pensionnat de demoiselles, dit le pensionnat des Oiseaux.

On y voit aussi un ancien petit hôtel que la tradition considère comme ayant appartenu à Jean Cléberg, dit le *bon allemand*. Pendant longtemps on y vit une auberge, le *Bœuf-Couronné*.

Ce nom de Bœuf-Couronné nous paraît provenir d'un taurobole qui est enchâssé dans une fontaine voisine, et sur lequel est sculptée la tête d'un taureau ceinte de fleurs et de bandelettes sacrées; sur les faces latérales, sont les instruments victimaires.





CHAPITRE VI

SAINT-IRÉNÉE ET LE CALVAIRE



L'ÉGLISE de Saint-Irénée se trouve à l'extrémité de la rue des Macchabées; on la désignait autrefois sous le nom de Saint-Irénée-sur-la-Montagne; pour la distinguer d'un oratoire situé à Saint-Clair et nommé Saint-Irénée-sur-le-Rhône.

Assise sur un perron où l'on accède par plusieurs marches, elle est formée d'une seule nef et de chapelles sur les côtés. Au-dessus du chœur en forme d'hémicycle, s'arrondissent deux coupoles et s'élève une tour carrée qui sert de clocher. Son style affecte ce roman bâtard, tel qu'on le comprenait au commencement de ce siècle, où l'édifice fut reconstruit.

Une crypte profonde, qui date des premiers temps du christianisme, est ménagée au-dessous du sanctuaire

On y descend par un long escalier, qui prend naissance dans une grande cour, derrière l'abside de l'église.

Là, sont conservées, abritées par des grilles de fer, les reliques des dix-neuf mille chrétiens qui, avec l'évêque saint Irénée, furent massacrés par les soldats victorieux de Septime-Sévère, à leur entrée dans Lyon, en l'année 198. Un puits creusé au milieu de la crypte, et fermé par un couvercle en bois, est aussi rempli de leurs restes vénérables.

Les calvinistes dispersèrent ces restes sacrés, auxquels ils mêlèrent des ossements et des débris de toute sorte d'animaux. Après le départ des sectaires, ces reliques, profanées, furent rassemblées et replacées dans la crypte; mais elles avaient été purgées des immondices qui les souillaient.

On prétend que le sol de cet endroit consacré est encore rouge du sang des chrétiens.

L'église, saccagée aussi par les hérétiques, fut restaurée; détruite de nouveau en 1793, elle fut relevée lors du rétablissement du culte.

A l'extrémité de la cour et en face de l'entrée de la crypte, on a élevé une plate-forme demi-sphérique, surmontée de trois grandes croix de fonte qui portent le Christ et les deux larrons. C'est le Calvaire. Les anges et les saintes femmes sont en adoration aux pieds du fils de Dieu et l'arrosent de leurs larmes. Ce groupe, en marbre blanc, est d'un fort beau travail. Autour de la cour, sont les douze stations d'un chemin de croix.

Il existe aussi là une petite chapelle souterraine, dont la sombre entrée inspire la vénération et une certaine crainte respectueuse. On y voit le Sauveur au tombeau. La statue est en marbre d'un ton livide. Artistement sculptée et faiblement éclairée, elle produit un effet étrange sur le spectateur.

Ces lieux sont visités pendant la semaine-sainte par une affluence considérable de fidèles, que la piété y attire de la ville et des campagnes environnantes.

Le Calvaire présente un aspect monumental. Il fut établi en 1816 par les soins de M. Guillot, l'auteur des célèbres *Folies*, qui ornaient naguère encore les bords de la Saône à Collonges, sur le penchant du Mont-d'Or.

De sa plate-forme, le regard embrasse avec admiration les nombreuses propriétés qui embellissent le versant de Choulans, le midi de la ville, la gare de Perrache et les voies ferrées qui y convergent, toute la presqu'île, le cours et le confluent des deux fleuves, et les plaines du Dauphiné jusqu'aux montagnes de la Savoie.

A côté du Calvaire, s'élève un édifice d'un très bon style, construit par Soufflot au dernier siècle pour recevoir une congrégation de religieux augustins, chargés du service divin à l'église de Saint-Irénée.

Restauré à la suite du siège qui y occasionna de graves dégâts, cet édifice, connu sous le nom de refuge Saint-Michel, et sous la direction d'une communauté de dames, recevait les jeunes filles égarées

ou insoumises, que des passions précoces entraînaient au vice. Le travail, la prière, les bons exemples les moralisaient, et elles pouvaient rentrer au sein de leurs familles.

Cet établissement est adossé aux anciens remparts, à quelques pas du fort de Saint-Irénée. De ce côté-là les calvinistes battirent en brèche le vieux cloître, et par là aussi les troupes de la Convention entrèrent à Lyon, après le siège que notre malheureuse ville avait soutenu en 1793.

Il est à supposer que de ce lieu partait la grande voie d'Aquitaine; on y a trouvé nombre de tombeaux anciens et d'inscriptions tumulaires, d'amphores, de lampes sépulcrales. Les Romains, on le sait, avaient l'habitude de placer leurs monuments funéraires le long des grands chemins, à l'entrée des villes. Le magnifique sarcophage en marbre de Paros, un des plus beaux ornements de notre musée lapidaire, a été exhumé de la cour de l'église Saint-Irénée; et les érudits ont présent à la mémoire les lignes écrites par Sidoine Apollinaire, au sujet des violateurs du tombeau de ses ancêtres, que l'on croit avoir existé là, sur cette même voie.





CHAPITRE VII

LA PLACE DES MINIMES ET LE GOURGUILLON



ous allons revenir sur nos pas, et retourner à Lyon par la nouvelle porte de Saint-Just ouverte dans le mur d'enceinte que nous avons côtoyé à notre sortie de Loyasse, lequel va se relier à des redoutes placées sur le promontoire qui domine Choulans et la Quarantaine, et que le moyen-âge nommait le *Puy d'Ainay*.

Le premier monument que le touriste rencontre après avoir franchi cette porte est l'église de Saint-Just, soit des Macchabées, placée au centre de la rue des Farges.

Cette église, qui a remplacé celle que les calvinistes avaient ruinée, fut rebâtie par les anciens chanoines quelques années après le départ des hérétiques, con-

sacrée en 1591 par Mgr d'Épinac, agrandie en 1661 et terminée en 1747, sous la direction de l'architecte Delamonce. Les mutilations qu'elle subit de nouveau en 1793 disparurent sous le règne de Napoléon I^{er}. D'une grande sécheresse de lignes, elle affecte le style de la renaissance.

La façade est ornée des statues de saint Just et de saint Irénée, œuvre de Legendre-Hérald; le fronton porte cette inscription : *Macchabæis primo deinde sancto Justo*, qu'un Lyonnais facétieux a traduit par : Le premier marché des dindes fut à Saint-Just...

Nous voici arrivé sur la place des Minimes.

Cette place, en forme d'hémicycle, est adossée au coteau de Saint-Just. Les Romains l'ornèrent de monuments dont on a retrouvé d'intéressants vestiges : un palais impérial, un théâtre, de vastes conserves d'eau, des bains, des thermes et autres établissements publics.

Actuellement, elle est embellie de squares, de pelouses et de massifs d'arbres, divisés par de jolies allées servant de promenade. C'était naguère un marché aux bestiaux, couvert de boue ou de poussière; une énorme muraille noirâtre à pans coupés soutenait le terrain supérieur. Là, se trouvaient jadis les fourches patibulaires de la justice des chanoines de Saint-Just; à côté, était la célèbre croix de Colle, *Cruce decollatorum*, par une allusion vraie ou fausse aux martyrs qui auraient péri en ce lieu. Là aussi se dressa plusieurs fois l'affreuse guillotine.

Quatre voies de communication convergent vers cette place : la montée du Gourguillon, la montée du Chemin-Neuf, la rue des Farges, qui va à Saint-Just, et la rue de l'Antiquaille, qui se dirige sur Fourvière.

La montée du Gourguillon, rude, contournée, pavée de gros cailloux pointus, bordée de hautes murailles ventrues et de sordides maisons, était, à l'époque de la domination romaine et au moyen-âge, le seul chemin qui existât entre le quartier Saint-Jean et le bourg de Saint-Just.

Elle est habitée par de vieux ouvriers en soie, les canuts par excellence, par des chiffonniers et des marchands de bric-à-brac. Par-ci, par-là, le verre à vitre n'a pas encore détrôné le classique papier huilé.

Deux misérables ruelles, profondément encaissées, praticables seulement aux piétons, grâce à des rampes d'escaliers inégaux, se détachent de cette montée et descendent sur les bords de la Saône. C'est la ruelle des Epies et la ruelle de Bourdy, cette dernière appelée jadis Breneuse, Merdeuse, Foireuse, Dorée ou Bourdelle.

A l'angle de cette ruelle et de la montée, on remarque un vieux bâtiment assis sur des terrasses, et dans lequel on pénètre par un large portail moderne. C'est la Chambre des notaires, où cette estimable corporation a rassemblé ses archives, sous la garde d'un greffier, et où le Conseil se réunit chaque mois

pour traiter des intérêts administratifs et disciplinaires, et aussi pour tableur.

Au milieu de son parcours, la montée forme la petite place de Beauregard. On y rencontrait la recluserie de la Magdeleine et le fort du Gourguillon, appartenant au chapitre de Saint-Jean.

A côté de la recluserie, s'éleva plus tard la maison de la famille Orlandini, qui la vendit à Jean-Marie Chézard de Matel, lequel y fonda, en 1625, l'ordre du Verbe-Incarné. Ces religieuses agrandirent la chapelle de la recluserie et en firent leur église. Elles portaient un vêtement blanc et un scapulaire rouge, au milieu duquel étaient brodés le monogramme de Jésus et ces mots : AMOR MEUS.

Juxtaposée à cette communauté se trouvait la résidence de Guillaume Duchoul, savant écrivain lyonnais, au xvi^e siècle ; il y avait réuni un grand nombre d'inscriptions lapidaires de l'époque romaine. Dans le jardin et dans les caves de la maison, on voit encore des galeries voûtées paraissant se diriger du côté de Fourvière et de Saint-Just.

Ces immeubles, vendus sous la Révolution, devinrent un célèbre pensionnat que MM. Guillard père et fils dirigèrent successivement, sous le nom de pensionnat du Verbe-Incarné.

Aujourd'hui, ce sont des habitations particulières.

Quant au fort du Gourguillon, il a disparu depuis longtemps sous les attaques des bourgeois lyonnais révoltés contre l'autorité temporelle du Clergé. Plu-

sieurs combats livrés en ce lieu entre les *citizens* de Lyon et les soldats du chapitre, et un événement dont cette montée fut le théâtre, rendirent le Gourguillon populaire dans les fastes de la ville.

Les membres du concile de 1305, qui venaient de couronner le pape Clément V à l'église des Macchabées, redescendaient en grande pompe à l'église de Saint-Jean; un mur de terrasse, le vieux mur du fort, s'écroula sous le poids des curieux qui s'y étaient placés et écrasa nombre de gens du peuple, des princes du sang, des seigneurs, des cardinaux, des prélats et plusieurs de leurs montures; le souverain Pontife fut renversé de sa mule et sa tiare roula au milieu des débris, des morts et des blessés; son frère fut au nombre de ceux qui perdirent la vie; le duc de Bretagne fut aussi écrasé; le comte de Valois, frère de Philippe-le-Bel, fut blessé dangereusement.





CHAPITRE VIII

LE CHEMIN-NEUF ET LE GRAND-SÉMINAIRE

LE Chemin-Neuf ne date que de 1562. On le doit au baron des Adrets qui occupait Lyon à cette époque, et qui dans un but tout à la fois de stratégie et d'utilité publique le fit ouvrir, par corvées, pour faciliter à ses troupes l'accès de Saint-Just et des remparts qui défendaient la cité de ce côté-là, et aux Lyonnais des rapports faciles avec le plateau. Le Gourguillon était alors la principale voie entre les divers quartiers du bas et du haut de la ville; et encore était-elle à peu près impraticable à l'artillerie et aux charrois.

Ouvrons ici une parenthèse pour dire que, tout en déplorant amèrement les pillages systématiques que nos églises et nos couvents eurent à subir à cette époque de la part des protestants, la ferme administration du

baron des Adrets imprima un grand élan à la réfection de quelques-uns de nos quartiers. Le cloître de Saint-Jean, ouvert de tous côtés, ne fut plus un obstacle à la circulation publique; la rue Clermont fut créée; l'église de Saint-Nizier fut dégagée des maisons et des ruelles qui encombraient ses abords; les cimetières et leurs charniers disposés autour des églises furent assainis, quelques-uns même supprimés; une large voie de communication tracée, à travers le tènement de Bellecour, rejoignit le Rhône et la Saône par le prolongement tracé dans l'axe de la rue de la Barre; la rue Saint-Dominique prise sur le jardin des Jacobins, le long de celui des Célestins, fut percée jusqu'à ce tènement, et la rue Belle-Cordière, ne se terminant plus comme une impasse, fut aussi poussée jusqu'à Bellecour, dont les clôtures furent abattues, le terrain nivelé et livré au public, après avoir servi de place d'armes à l'artillerie et à la cavalerie du baron des Adrets.

Nous n'irons pas plus loin dans l'énumération des progrès de viabilité et de voirie réalisés pendant l'occupation des protestants, et qui devinrent le point de départ de ceux que l'on devait exécuter plus tard. A cette époque-là le pont de la Mulatière n'existant pas encore, et la ville finissant au tènement de Bellecour et au confluent d'Ainay, la route du Forez ne parvenait à Lyon que par le village de Sainte-Foy et la porte de Saint-Iréné. Les relations étaient donc des plus difficiles entre le centre de la cité et les voya-

geurs qui arrivaient par cette route, avant la création du Chemin-Neuf.

Depuis quelques années, cette montée a été rectifiée, et son pavage défectueux a disparu devant un macadam plus favorable à la circulation des voitures et des bêtes de somme.

En haut du Chemin-Neuf, existe une nouvelle communauté de dames, dite de Marie-Thérèse, avec une jolie église et plusieurs terrasses superposées; c'est en même temps une pension et un orphelinat de petites filles.

Plus bas, un établissement de Lazaristes a remplacé un célèbre traiteur, le *Fidèle-Berger*, bien connu de nos pères.

Les gastronomes, les *Fine-Gueule*, les membres du barreau surtout et la magistrature, s'y rendaient soit en corps, soit en particulier, pour apprécier le talent culinaire du Vatel lyonnais. La gravité restait à la porte, dit un contemporain, et il est douteux qu'en sortant on songeât à la reprendre.

Dans l'axe de la place des Minimes, entre l'église de Saint-Just et la montée du Gourguillon, et dans l'enclos d'un ancien couvent d'Ursulines, qui domine à pic le vieux quartier Saint-Georges, un peu en arrière de l'emplacement où se trouvaient d'immenses réservoirs appelés Bains romains ou Grotte-Bérelle, est bâti le Grand-Séminaire.

Cette monumentale construction, flanquée de quatre corps de logis et desservie par une galerie à arcades

qui circule tout autour, affecte le style Henri IV. Le plan et les dessins sont de M. Desjardins, et les travaux ont été dirigés par M. Hirsch, aujourd'hui architecte de la ville.

Vu des quais de la Saône et du centre de Lyon, l'édifice présente une masse trop lourde ; il écrase le coteau et se silhouette désagréablement sur l'horizon ; mais il a d'intéressants détails, et son intérieur est commodément aménagé. Son entrée et sa façade principale, sur la place, sont encore masquées par une ligne de vieilles maisons, qui, espérons-le, ne tarderont pas à disparaître.

La chapelle renferme de fort bons tableaux sortis du séminaire de Saint-Clair, et provenant, pour la plupart, des libéralités du cardinal Fesch, qui a tant fait dans l'intérêt de son diocèse.

Les travaux commencés dans les dernières années du règne de Louis-Philippe furent achevés sous l'Empire. Après le Quatre-Septembre 1870, les pensionnaires et leurs professeurs renvoyés, le Grand-Séminaire servit de caserne à plusieurs bataillons de gardes mobiles, qui malheureusement y causèrent de trop nombreux dégâts.





CHAPITRE IX

LES MINIMES ET L'ANTIQUAILLE

Un magnifique bâtiment moderne étale ses grilles et ses façades au sommet de la place. C'est le pensionnat de Notre-Dame des Minimes, dirigé par des ecclésiastiques. Il a remplacé l'ancien couvent des franciscains, de l'ordre des Minimes, édifié à la fin du xvi^e siècle sur les décombres de monuments qui dépendaient d'un théâtre romain.

De l'ancien couvent, l'église seule subsiste encore au milieu des constructions modernes.

Elle était divisée en deux parties, l'une pour le public, l'autre pour les religieux. La première partie, qui est spacieuse, est aujourd'hui affectée à une salle où les jeunes élèves prennent leur récréation pendant l'hiver. L'autre partie, qu'on a conser-

vée au culte, possède de belles orgues, de beaux tableaux, et est très bien décorée. Elles sont séparées l'une de l'autre par une cloison et un escalier à plusieurs marches.

Un petit détail ignoré de la plupart de nos contemporains, et que nous tirons de quelques vieux documents, sera sans doute lu avec intérêt.

Les frères Minimes fabriquaient un vin d'absinthe en grande réputation parmi le peuple. En revenant du calvaire le jour du vendredi-saint, les fidèles s'arrêtaient au couvent pour boire de cette liqueur en signe de mortification. Les Minimes en faisaient ce jour-là un débit considérable et lucratif. Ils en vendaient dans le cours de l'année comme remède à certains maux.

Quant au théâtre romain, ses ruines existent encore dans l'enclos du refuge de Notre-Dame de Compassion. Un mur sépare cet enclos de celui du pensionnat des Minimes.

Elles se composent d'épais massifs de maçonnerie adossés à la colline et décrivant un hémicycle, où l'on croit reconnaître les gradins où s'asseyaient les spectateurs, et des voûtes profondes qui renfermaient les bêtes fauves destinées à combattre avec les gladiateurs. Ces souterrains étaient désignés jadis sous le nom de grottes des Sarrasins.

Quelques écrivains avancent que là furent martyrisés les quarante-huit chrétiens, compagnons de l'évêque saint Pothin, en l'année 177 de notre ère. Ils n'ont

pas fait attention que ce monument était un théâtre et non un amphithéâtre, et par conséquent impropre à servir d'arène à des jeux sanglants.

En quittant la place des Minimes et suivant la rue qui monte à Fourvière, on rencontre la gare du nouveau chemin de fer souterrain; puis l'entrée principale de l'Antiquaille.

Les nombreux corps de logis de cet édifice occupent l'emplacement du palais des Césars, dans lequel naquirent Claude, Caligula et Germanicus, et où habitèrent tour à tour les empereurs Auguste, Tibère, Domitien, Sévère, Caracalla. . .

Les rois burgondes en firent aussi leur résidence.

Assis au sommet de la montée Saint-Barthélemy, sur les arcs adossés au puy de Fourvière, il doit son nom aux multiples fragments d'antiquités trouvés dans le sol et réunis par l'érudit Pierre Sala, qui, en l'année 1500, fit construire cet édifice, connu sous le nom d'*Antiquariâ domus*. Là, réunissant ses amis, les gens les plus lettrés de la ville, il fonda une académie, qui eut ses jours de célébrité.

Au milieu du xvii^e siècle, le château de l'Antiquaille passa aux Buatier, puis à Claude de Rubys, qui en a daté l'épître dédicatoire de la *Véritable histoire de Lyon* à Pomponne de Bellièvre, premier président du parlement de Grenoble. Il passa ensuite à un Sève, qui le céda aux dames de la Visitation.

En 1630, il fut rebâti en entier et disposé d'une manière plus conforme à sa nouvelle destination;

les trois gros pavillons carrés, reliés entre eux par des constructions irrégulières, remplacèrent les bâtiments que Pierre Sala avaient édifiés dans le style qui caractérisait le xv^e siècle.

Les religieuses chassées à l'époque de la Révolution, leur monastère fut acquis par un seul particulier, puis par une compagnie, puis enfin par la ville, dès les premiers temps de l'Empire. Augmentés de quelques annexes sans homogénéité et de l'aspect le plus prosaïque, il fut affecté au Dépôt de mendicité, plus tard à un hospice de fous et de vénériens des deux sexes. On y enfermait aussi les filles publiques ramassées par la police dans les rues de la ville. Le service en est fait par des Sœurs et des Frères d'un ordre hospitalier.

Disons toutefois que les aliénés sont aujourd'hui transférés au nouvel asile de Bron.

La principale entrée de l'Antiquaille, à fronton et à bosselage, est ornée de deux écussons armoriés.

Une belle et spacieuse terrasse s'étend, à l'est, sur le devant de l'édifice; des jardins descendent jusqu'à la montée du Chemin-Neuf.

Au-dessous de la chapelle consacrée à Notre-Dame et aux Martyrs lyonnais, on peut visiter un cachot où furent, d'après la tradition, enfermés saint Pothin et sainte Blandine. Un gros pilier soutient la voûte. A ce pilier, le vieillard et la jeune fille furent attachés et fouettés avant d'aller subir le martyre avec les autres confesseurs de la foi.

Un treillis de fer protège ce pilier contre les pieux

larcins des visiteurs, qui ne craignaient pas de le dégrader et d'en emporter des fragments précieux comme reliques. On y voit aussi un petit autel et une pierre où sont inscrits les noms des quarante-huit martyrs.

Louis XIV, sa mère Anne d'Autriche, le pape Pie VII et d'autres éminents personnages, vinrent, à diverses époques, visiter cette crypte et s'agenouiller dans ce lieu si plein d'antiques et pieux souvenirs.

« Le cachot a conservé sa forme primitive, dit Achard-James dans sa monographie de l'Antiquaille; il n'a guère plus de dix-huit pieds de long sur quatorze de large, et neuf de haut à son centre. Il va en s'abaissant jusqu'au sol, sur lequel sa voûte naturelle repose immédiatement de trois côtés. Il est comme le vestibule de trois autres cachots et d'une voûte souterraine qui communiquait avec le palais et servait à conduire les chrétiens captifs auprès des empereurs. »





CHAPITRE X

LES CHAZEaux ET LES RÉCOLLETS



QUELQUE distance de l'hospice, en descendant la montée Saint-Barthélemy, nouvellement rectifiée et accessible aux voitures, on remarque, dans une façade de mesquine apparence et aux ouvertures très irrégulières, une petite porte marquée au coin le plus pur de la renaissance ; deux élégantes colonnes à chapiteaux soutiennent la plinthe qui forme imposte.

La porte est à plein cintre ; le claveau médian montre un écusson martelé. A côté, est une autre porte ornée de trois écussons. Celui du centre, accolé de deux lions et orné de feuilles d'acanthé artistement travaillées, rappelle les armes de François de Mandelot, gouverneur de la ville, au milieu du

xvi^e siècle. Celui de gauche est celui de dame Eléonore Robertet, sa femme. Sur celui de droite, sont les armes écartelées des deux époux.

Les deux derniers écussons affectent la forme d'un losange, et sont entourés de lacs d'amour.

Le style de la première porte et son ornementation indiquent que la maison qu'ils décorent appartenait à une famille puissante. En effet, c'était l'hôtel de Belle-Grève, construit par l'Italien Pauli Beneditti, sur les ruines d'une villa romaine.

L'intérieur était somptueux ; des jardins en terrasse offraient des collections d'arbustes et de fleurs rares ; des fontaines jaillissantes répandaient partout la fraîcheur et réjouissaient les yeux.

De Pauli Beneditti, cet hôtel passa au célèbre Mandelot, qui y fixa sa résidence et l'embellit à son tour. Les chroniques lyonnaises font mention des fêtes magnifiques qu'y donna le gouverneur à Henri III, aux échevins et aux principaux personnages de la ville.

Le roi Henri IV y logea quelques jours, en l'année 1595.

En 1623, cette résidence qui avait perdu toute sa splendeur après la mort de Mandelot et de son épouse, fut acquise par la communauté des dames, dites de Chazeaux, ou Chazottes, qui, du Forez, vinrent s'y établir et lui donnèrent leur nom, avec le titre d'abbaye royale.

A la Révolution, ces religieuses durent quitter leur

demeure, confisquée au nom de la liberté. Pendant le siège de Lyon, elle fut convertie en hôpital militaire, puis affectée au Dépôt de mendicité, enfin annexée à l'hospice de l'Antiquaille, dont elle forme aujourd'hui une importante dépendance.

Cette ancienne abbaye rappelle un souvenir de J.-J. Rousseau. Le célèbre philosophe, alors inconnu, de passage à Lyon, vint rendre quelques visites à M^{lle} du Châtelet, momentanément pensionnaire chez ces religieuses. On se souvient que M^{lle} du Châtelet était liée d'amitié avec M^{me} de Warens. Jean-Jacques relate ces entrevues dans une page de ses *Confessions*, et nous allons la transcrire, à l'intention de nos lecteurs.

« Je n'allais pas tout à fait à Lyon sans vues, dit-il. En arrivant, j'allais voir aux Chazottes M^{lle} du Châtelet, amie de M^{me} de Warens, et pour laquelle elle m'avait donné une lettre. . . . Ainsi c'était une connaissance déjà faite. M^{lle} du Châtelet m'apprit qu'en effet son amie avait passé à Lyon, mais qu'elle ignorait si elle avait poussé sa route jusqu'en Piémont, et qu'elle était incertaine elle-même en partant si elle ne s'arrêterait point en Savoie; que si je voulais elle écrirait pour en avoir des nouvelles, et que le meilleur parti que j'eusse à prendre était de les attendre à Lyon. J'acceptai l'offre; mais je n'osais dire à M^{lle} du Châtelet que j'étais pressé de la réponse, et que ma petite bourse épuisée ne me laissait pas en état de l'attendre longtemps. Ce qui me retint n'était pas

qu'elle m'eût mal reçu; au contraire, elle m'avait fait beaucoup de caresses, et me traitait sur un pied d'égalité qui m'ôtait le courage de lui laisser voir mon état, et de descendre du rôle de bonne compagnie à celui d'un malheureux mendiant.

.... Je restai à Lyon sept ou huit jours encore pour attendre la commission dont *maman* avait chargé M^{lle} du Châtelet que je vis durant ce temps-là plus assiduellement qu'auparavant, ayant le plaisir de parler avec elle de son amie, et n'étant plus distrait par ces cruels retours sur ma situation qui me forçaient de les cacher. M^{lle} du Châtelet n'était ni jeune ni jolie, mais elle ne manquait pas de grâce; elle était liante et familière, et son esprit donnait du prix à cette familiarité. Elle avait ce goût de morale observatrice qui porte à étudier les hommes; et c'est d'elle, en première origine, que ce même goût m'est venu. Elle aimait les romans de Le Sage, et particulièrement *Gil-Blas*: elle m'en parla, me le prêta; je le lus avec plaisir; mais je n'étais pas mûr encore pour ces sortes de lectures: il me fallait des romans à grands sentiments. Je passais ainsi mon temps à la grille de M^{lle} du Châtelet avec autant de plaisir que de profit; et il est certain que les entretiens intéressants et sensés d'une femme de mérite sont plus propres à former un jeune homme que toute la pédantesque philosophie des livres. Je fis connaissance aux Chazottes avec d'autres pensionnaires et de leurs amies, entre autres avec une jeune personne de quatorze

ans, appelée M^{lle} Serre, à laquelle je ne fis pas alors une grande attention, mais dont je me passionnai huit ou neuf ans après, et avec raison, car c'était une charmante fille.... »

Du monastère des Chazeaux, un corps de bâtiment enjambant la montée Saint-Barthélemy, comme un pont, communiquait dans les clos Jaricot et Roccofort. Cette voûte a disparu depuis la réfection de la montée; mais elle est reproduite dans un petit dessin de Paul Saint-Olive.

L'escalier des Chazeaux longe la muraille septentrionale de l'ancien hôtel de Mandelot, et par deux cent trente degrés descend dans la rue du Bœuf.

La raideur de cet escalier lui avait valu le nom caractéristique de *Tire-Cul* qui s'est conservé officiellement jusqu'à une époque assez rapprochée de nous.

Nos pères, usant peu de la périphrase, avaient l'habitude d'appeler les choses par leur nom; pour eux, un chat était un chat, et cet escalier fatigant était le *Tire-Cul*.

On y voyait quelques hôtels avec jardins en terrasse. C'étaient, pour la plupart, des villas de plaisance où nos négociants et nos magistrats venaient se délasser de leurs travaux. Un opuscule de l'année 1781 rapporte l'anecdote suivante.

« M. G... a donné à dîner avant-hier, dans son jardin de *Tire-Cul*. Ce dîner a fait grand bruit; il n'y avait que huit convives, entre autres trois comtes

de Lyon. Tout ce qu'il y a de somptueux en poissons de mer et d'eau douce se trouvait sur la table. On a bu de vingt-quatre sortes de vins, tous excellents. Enfin on s'attend à ce que les huit convives seront indubitablement dans le cas d'avoir recours à la pharmacie de l'amphyrion. »

Quel était ce M. G....qui traitait si bien ses invités, surtout les nobles chanoines de Saint-Jean ? La chronique laisse supposer que c'était le principal apothicaire de Lyon.

L'ancien hôtel de Villars est à l'autre angle de la montée des Chazeaux ; il fut cédé aux religieuses de la Providence qui recueillaient les jeunes filles orphelines exposées aux tentations du mal. En 1801, il fut occupé par le Grand-Séminaire, puis par des religieuses carmélites. Actuellement, il est affecté à l'Œuvre des convalescentes. On y remarque un portail d'un aspect vraiment monumental.

En face de cet escalier, voici les clos Jaricot et Roccofort, dont l'entrée est ornée d'une belle et longue grille. Là se trouvait l'ancienne maison de Bel-Air, habitée d'abord par des religieuses bénédictines, puis par un pensionnat de demoiselles, et enfin démolie pour faciliter les avenues des clos.

Ces deux propriétés, acquises par la commission de l'Œuvre de Fourvière, servent de passage abrégé pour atteindre le sommet du plateau. Les ouvriers qui travaillaient à leur aménagement actuel découvrirent dans la partie supérieure une mosaïque et les

débris d'une villa romaine enfouie sous plusieurs mètres du terrain éboulé lors de la chute du Forum de Trajan.

Les clos sont sillonnés par des allées à lacets, dont la pente aurait pu, ce nous semble, être plus doucement ménagée. Elles sont bordées d'un chemin de croix, dont chaque station est de très bon goût et présente un aspect archaïque. Des bancs de repos sont disposés pour les promeneurs et pour les pèlerins.

Le parcours est charmant. On est au milieu de jardins et sous l'ombrage de beaux arbres ; la vue est récréée par un panorama qui s'agrandit au fur et à mesure que l'on approche du sommet. Cette verdure, ces pelouses et ces bosquets forment un ravissant manteau à la sainte colline et un magnifique piédestal à l'antique chapelle et à la nouvelle église.

La maison qu'habitait M^{me} Jaricot était l'ancien château de Bréda, qui peut-être tire son nom de ce que des juifs hollandais, fixés à Lyon, y avaient établi une synagogue. Plus tard, elle appartint à M. Deville, chanoine et prévôt de l'église collégiale de Saint-Just, vicaire-général d'Alphonse de Richelieu, archevêque de Lyon.

On prétend qu'elle servit de résidence à la belle Gabrielle d'Estrées, maîtresse de Henri IV, pendant le premier voyage que ce souverain fit à Lyon. Les deux amants étaient rapprochés l'un de l'autre : on se souvient que le roi logeait à l'hôtel de Mandelot.

Cet immeuble est embelli d'une jolie tourelle à

pans coupés faisant saillie sur la façade. A une communauté des ursulines de Sainte-Philomène, qui y dirigeaient un pensionnat de jeunes filles, ont succédé les capucins du monastère des Brotteaux. Ces religieux ont été chassés de leur maison à la suite des décrets du 29 mars.

L'ancien et vaste couvent des récollets se trouve un peu plus bas, sur l'ancien tènement de Belle-Grève, dans une maison que Marie de Médicis acheta pour eux en 1623. L'entrée est remarquable par sa hardiesse et sa solidité ; elle est du frère Valérien, membre de cet ordre et habile architecte. Le frère Luc, du même ordre, a peint quelques-uns des tableaux qu'on voyait dans l'église. Le réfectoire était orné d'un beau tableau de Sarrabat, qui y fit aussi des peintures à la fresque.

Ce couvent, qui servit d'infirmerie pendant le siège de Lyon, et qui est habité actuellement par des ouvriers de différents états, est d'une malpropreté repoussante : l'odorat en même temps que les yeux en est péniblement affecté. L'ancienne sacristie, située dans la cour, où l'on accède par une rampe de méchants escaliers, est aujourd'hui consacrée au culte discret de la déesse Stercora.





CHAPITRE XI

LES LAZARISTES ET LES GONDI



Voici le vaste pensionnat des Frères de la doctrine chrétienne. Les bâtiments modernes sont construits sur le tènement de la Thibaudière, acquis des Mascrani par les missionnaires lazaristes, en 1668. On y remarque une fort belle chapelle et une magnifique salle de réception. Sans cachet architectonique, ils s'étagent sur le flanc de la colline. Les jardins se prolongent jusque sous l'esplanade de la providence Caille et de la nouvelle église de Fourvière.

Sous la Restauration, avant l'arrivée des Frères en ce lieu, la vieille maison et la vieille église des lazaristes furent occupées par les écoles mutuelles fondées par l'initiative de M. Bailleul, ex-capitaine d'artillerie sous le premier empire.

Lors de la construction de quelques-uns de ces nouveaux bâtiments, en 1845, on découvrit dans une cachette souterraine un écrin qui renfermait divers bijoux, ayant appartenu, sans doute, à quelque grande dame romaine. Offerts gracieusement par les Frères à notre Musée, ils sont déposés dans un précieux médaillon qui orne notre cabinet des Antiques.

En face de cet établissement aboutit le long et sinueux escalier du Garillan, semblable à celui des Chazeaux. Il part de la place du Petit-Collège.

On y voit l'ancien hôtel des Gondi, famille italienne fixée à Lyon depuis le xvi^e siècle, et qui fournit plusieurs illustrations à la banque, au clergé, à l'armée. Elle fut la souche d'où sortirent le duc de Retz et le fameux et remuant coadjuteur de Paris, sous la Fronde.

A ces nobles hôtes, avaient succédé des religieux destinés à la conversion des femmes hérétiques et à l'instruction des nouvelles converties.

Ces religieux occupaient aussi deux maisons voisines, dont l'intérieur est à visiter pour leur style du xvii^e siècle et leurs terrasses superposées.

Depuis la vente de ces immeubles, comme biens nationaux, on y voit des ouvriers en soie, un atelier où l'on travaille le cuivre, un épicier, un marchand de charbons, un petit cabaret, et un gymnase civil, Mais les armoiries et tout ce qui pouvait rappeler les Gondi ont disparu sous le marteau de la bande noire.

Un mouleur en plâtre et en carton-pierre habitait aussi cette maison. Il y a laissé une de ces œuvres : c'est l'ébauche d'un cartouche de trois mètres de haut, représentant les armes de la ville d'Annecy, qui ont été sculptées sur le fronton du nouvel hôtel de la Préfecture de la Haute-Savoie, construit sous la direction de M. Léon Charvet, architecte de talent.

Bien composé, bien exécuté, ce cartouche est mutilé dans quelques-unes de ses parties : tout ce qui rappelait le souvenir de l'Empire a été brutalement brisé par de sinistres idiots, pendant les mauvais jours qui suivirent le Quatre-Septembre 1870.

De l'établissement des Frères jusqu'à Fourvière, la montée Saint-Barthélemy est bordée de boutiques d'objets de piété, chapelets, cierges, bras, jambes, cœurs en cire, tableaux, couronnes, *ex-voto* de toute nature, dont les fidèles font emplette en montant à la chapelle vénérée. Pour se reconforter dans cette ascension, ces derniers y trouvent aussi café, liqueurs et le populaire *coco*....

Naguère encore, la montée était littéralement encombrée de mendiants. Les uns exhibaient les plaies les plus hideuses et des infirmités de toute nature, vraies ou supposées ; les autres, manchots, boiteux, culs-de-jatte, se traînaient péniblement, couverts de guenilles sans nom, mais offrant de curieuses études à l'observateur et à l'artiste ; ils imploraient d'une voix nasillarde et sur tous les tons la pitié des passants. C'était comme la cour des Miracles!...

Dans ce quartier, habitait un vieux type bien connu des gens de notre génération. Le bon papa Guérin tenait boutique de ces emblèmes de dévotion. Tous les jours, à trois heures de l'après-midi, il fermait sa porte et descendait au théâtre des Célestins où il jouait les *pères nobles* et les *vieilles ganaches*, jusqu'à minuit qu'il remontait dans ses pénates. C'est de lui qu'on pouvait dire :

Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dîne de l'autel et soupe du théâtre.

La montée du Gourguillon ; celle du Chemin-Neuf aussi bien que celles de l'Antiquaille et de Fourvière revendiquent l'honneur d'avoir été habitées par le papa Guérin. Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu réussir à élucider cette grave question. Sept villes de la Grèce ne se disputaient-elles pas la gloire d'avoir vu naître le vieil et divin Homère?....

Un autre type, populaire aussi parmi [nos artistes, c'était le vieux père Tranquille.

Le père Tranquille était un mendiant assis sur une borne, non loin de la boutique du comédien marchand de bon dieu ; il ne demandait pas l'aumône, mais il ne craignait pas de recevoir une pièce de monnaie. Sa belle tête encadrée de longs cheveux blancs et d'une vénérable barbe qui tombait en éventail sur sa large poitrine, lui valait le plus clair de ses revenus : il posait comme modèle à l'école des Beaux-Arts, et chacun des nombreux élèves a eu l'honneur de reproduire ses nobles traits.

A l'école Saint-Pierre, c'était le Père éternel, Moïse, Jupiter ou autres illustres personnages barbus; il a posé pour Thomas Morus dans sa prison, œuvre de Claudius Jacquand, appendue dans la galerie des peintres lyonnais. Sur une borne, c'était le vieux mendiant qui, le chapeau à la main ou sur ses genoux, souhaitait le bonjour à tout le monde, particulièrement aux femmes et aux enfants. « Soyez bien sages, mes petits enfants, et obéissez à vos mamans ! » Tel était le refrain habituel du père Tranquille, dont nul ne connaît le véritable nom ni le lieu de naissance.





CHAPITRE XII

PILATA ET OTTAVIO MEY



PRÈS l'escalier du Garillan, on trouve l'escalier du Change, et plus bas, en face, quelques débris de murailles et de caves, des espaces vagues, des terrasses et des jardins abandonnés où croissent pêle-mêle et sans culture des plantes et des herbes de toutes sortes. Ces ruines proviennent de plusieurs immeubles démolis, dans le but, croyons-nous, de démasquer les principales façades de l'établissement des lazaristes. Que fera-t-on de ce terrain qui offre à l'œil des voisins et du public un aspect si déplorable ?

A la suite, voici de grandes et solides maisons d'ouvriers, puis celle plus importante de Pilata, qui appartient à la communauté des PP. maristes. Cette

maison dont les dépendances et les jardins se prolongent parallèlement au clos des Lazaristes, fut construite par un de ces Florentins qui, au XVII^e siècle, avaient importé à Lyon l'industrie de la soie, par Ottavio Mey, devenu possesseur d'une grande fortune.

Ce fut lui, qui, par un heureux hasard, inventa l'art de lustrer la soie et de lui donner cet éclat qu'on ne lui connaissait pas auparavant.

Cette maison, fondée en 1640, prit le nom de son gendre, Guillaume Puilata ou Pilata. Elle était somptueusement décorée et renfermait de beaux tableaux et une riche collection d'antiquités, dont la pièce la plus précieuse était le fameux bouclier en argent trouvé dans le Rhône, près d'Avignon. Ce bouclier, que l'on prétend être celui d'Annibal, représente, soit la dispute d'Achille et d'Agamemnon pour la belle Briséis, soit la continence de Scipion-l'Africain, fut offert à Louis XIV par Puilata lui-même, lorsque le roi visita cette résidence en 1658. Il occupe une place d'honneur au musée des Antiques à Paris.

La façade principale de cette habitation est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne recluserie et de la chapelle Saint-Barthélemy.

Aux Mey et aux Pilata succédèrent les Riverieux et plusieurs autres familles avant d'arriver, en 1763, à la famille Lortet. La loge maçonnique de Pilata, dite: *Union et Confiance*, s'y installa plus tard, et y resta jusqu'en 1838, époque où la propriété fut

achetée par la congrégation des PP. maristes, qui venait de se fonder. C'est la maison-mère de cet ordre qui fournit des missionnaires à toutes les parties du monde.

De là partaient ces hommes dévoués qui, avec la parole de l'évangile, allaient porter la civilisation chez les peuples sauvages, la plupart anthropophages. Tant de vertus et de dévouement ne purent les mettre à l'abri des rigueurs des décrets du 29 mars !

Pilata est composée de deux maisons superposées, l'une sur la montée, l'autre en retrait sur la colline. Un escalier conduit au sixième étage de la première, qui se trouve conséquemment le rez-de-chaussée de la seconde. Une grande salle de réception a gardé l'aspect qu'elle avait sous les francs-maçons ; à l'une de ses extrémités, la porte flanquée des deux colonnes symboliques, donne accès dans le temple ; à côté, sont les petits placards où chaque F.°. renfermait son tablier et ses autres insignes. On y verra aussi la trappe qui servait aux épreuves des adeptes...

Au-dessus des bâtiments, sur les flancs de la colline, sont disposées de très belles terrasses qui servaient de promenoirs aux anciens propriétaires, aux francs-maçons et à leurs successeurs, les PP. maristes.

L'angle de la montée Saint-Barthélemy et de la montée des Carmes-Déchaussés est formé par l'ancien château de Milan, aujourd'hui maison d'ouvriers.

On suppose que Claude Paterin, qui fut chancelier

du Milanais pendant l'occupation française sous Louis XII, et qui avait acquis dans cette charge une immense fortune, fut le fondateur de ce château. Mais ce qui est positif, c'est qu'un blason placé sur la façade du château de Milan indique que cette habitation appartient aux Galas, famille noble du Forez.

Une ancienne porte d'allée, placée à plus de trois mètres de hauteur, par suite de l'abaissement du sol, présente un spécimen assez vulgaire du style de la renaissance.

Nous sommes arrivé au bas de la montée Saint-Barthélemy, près de la nouvelle gare de Saint-Paul, là où commence l'ancien escalier des Grands-Capucins, aujourd'hui des Carmes-Déchaussés.





CHAPITRE XIII

LES CARMES-DÉCHAUSSÉS



ET escalier, nous allons le gravir et pousser jusqu'au rocher de Pierre-Scize, qui sera le terme de nos promenades sur la montagne de Fourvière.

Nouvellement rectifié, il se compose d'une double rampe qui en facilite l'ascension. Le côté gauche présente une des façades du château de Milan et une haute terrasse des jardins de Pilata ; l'autre côté offre les restes de vieilles maisons, démolies en partie lors de l'établissement du chemin de fer de Montbrison et de la gare Saint-Paul.

Parmi ces anciennes habitations, dont l'une a été appropriée à l'installation d'un des services administratifs de la compagnie, celle des Gadagne était la plus considérable. Les Florentins établis à Lyon y

tenaient leurs assemblées. Elle fut acquise par les capucins qui s'y établirent en 1574, sous la conduite du frère Jérôme.

Leur église, très belle et luxueusement ornée, grâce aux dons de l'opulent banquier Pompée Porroz et des autres Florentins, ses compatriotes, fut détruite sous la Révolution et les bâtiments du couvent divisés entre plusieurs particuliers. Une partie de ces bâtiments, réduits de moitié par suite des travaux du chemin de fer, a reçu une providence de jeunes filles, dite l'orphelinat de Bethléem, et une salle d'asile pour les petits enfants du quartier. Leurs jardins, très élevés au-dessus de la gare, et bordés d'un parapet, s'étendent jusqu'au mur de clôture du couvent des Carmes-Déchaussés.

La plupart de ces habitations appartenaient à l'administration des Hospices ; elles avaient un aspect fort pittoresque par leur vétusté, leurs ouvertures irrégulières, leurs intérieurs de cour, leurs escaliers, surtout par une haute tour carrée, couverte de lierre de la base au sommet.

En haut de notre double escalier, on se trouve de plain-pied sur une espèce de petit plateau étroit et allongé, au-dessus des rochers du quartier de Bourgneuf. A droite, s'ouvre la rude et tortueuse montée des Anges.

Cette montée est à peu près abandonnée aujourd'hui en faveur du passage Gay, dont l'entrée est à quelques pas plus loin. Véritable casse-cou, en temps

de pluie, c'est un torrent ; dans l'été, on étouffe entre ses murailles. Jadis, elle se nommait Gratte-Cul.

Elle tire son nom actuel de Nicolas de Langes, riche bourgeois qui, au xvi^e siècle, y possédait une maison, appelée l'Angélique. Il réunissait chez lui l'élite de la société lyonnaise, des savants, des écrivains, des poètes, les Duchoul, les Sève, les Peyrat, les Symphorien Champier, etc ; au milieu d'eux, brillaient Clément Marot, Pernette du Guillet, Louise Labbé ; et autres illustrations de ce siècle de la renaissance des lettres et des arts.

Le couvent des Carmes-Déchaussés, vulgairement des Carmes-Déchaux, se trouve en face du passage Gay sur de doubles terrasses qui longent les rochers de Bourgneuf. Il offre un bel aspect dû aux lignes artistement irrégulières de ces bâtiments surmontés d'un élégant clocheton. Un large escalier de douze marches descend dans la cour qui précède l'église. La façade rappelle le style du xvii^e siècle ; elle est ornée d'un écusson aux armoiries de l'ordre et de cette inscription : *dedisti nobis signum protectionis*. Dans le sanctuaire, à une seule nef, s'ouvrent quatre chapelles latérales. Sa bonne tenue, ses tableaux, surtout sa chaire en bois sculpté, la recommandent aux gens de goût. On remarque aussi les blasons des familles qui firent des dons à l'ordre des carmes et furent ses protecteurs.

Le plateau, qui sert d'assise au couvent, se nommait jadis le ténement de Thunes ; on y voyait la

fausse porte de Confort, l'ancienne chapelle de Sainte-Madeleine, un petit hospice et un cabaret où le populaire allait se divertir et souvent y dépasser les bornes de la tempérance, en compagnie de filles de mauvaise vie. De là, le nom de *faire Thunes* pour exprimer qu'on avait pris part à des plaisirs dissolus et qu'on avait fait bombance. *Faire Thunes* était l'équivalent de *faire Ripaille*, locution qui prit naissance de la vie prétendue licencieuse que le duc de Savoie menait avec ses compagnons de retraite dans la magnifique abbaye de Ripaille située sur les bords du lac de Genève.

Ce chemin était autrefois très fréquenté, soit par les familiers et les hommes d'armes du chapitre de Saint-Jean en rapports incessants avec le château-fort de Pierre-Scize, résidence des archevêques, soit par les officiers du gouverneur de la ville, depuis l'époque où la forteresse fut convertie en prison d'Etat.

Le couvent des Carmes-Déchaussés, assis dans une position si avantageuse, fut fondé, en l'année 1617, sur un terrain acheté par Philibert de Nérestang en faveur de cet ordre; ce seigneur le dota en outre d'une rente pour l'entretien de huit religieux. Le marquis d'Halincourt, gouverneur de Lyon, contribua aussi à la fondation du couvent; il y employa son crédit et lui constitua un revenu de mille livres. La ville de son côté, lui accorda quelques privilèges pour les services que les religieux rendirent à la

population durant la peste qui la décima en 1628.

Pendant la tourmente de 1792, les carmes furent renvoyés dans leur famille et la communauté aliénée comme bien national. Les bâtiments servirent à différents usages jusqu'au moment où la ville les loua et les disposa pour caserner les troupes de passage. En 1848, ils furent occupés par une bande de Voraces, qui s'y trouvaient bien, à ce qu'il paraît, car on eut de la peine à les en faire déguerpir. L'ordre des carmes les racheta, et les religieux s'établirent de nouveau dans leur ancienne propriété, après l'avoir entièrement restaurée.

A la suite du Quatre-Septembre 1870, et en vertu d'un arrêté de l'autorité révolutionnaire, les religieux durent encore une fois abandonner leur demeure et se disperser devant une troupe de Garibaldiens, qui y commirent d'ignobles déprédations. L'église surtout fut littéralement ravagée, ses confessionnaux souillés, les bénitiers remplis d'ordures. — Notre devoir d'historien nous donne le courage de dévoiler toutes ces turpitudes.

Les carmes ne tardèrent pas à rentrer en possession de leur maison; mais la ville dut leur payer une forte indemnité en raison des dégâts commis par les envahisseurs. Mais ils n'étaient pas au bout de leurs tribulations. En vertu des décrets du 29 mars, le commissaire spécial, le commissaire de police du quartier de Pierre-Scize, assistés de nombreuses escouades d'agents et de gardiens de la paix, péné-

trèrent violemment dans le monastère, arrachèrent les religieux de leurs cellules et les jetèrent dans la rue. Les scellés furent apposés sur toutes les portes....

Vis à vis du couvent, une porte, style du ^{xvi}e siècle, donne accès dans une vieille habitation de plaisance de la famille des Mascrani. Flanquée de deux pavillons carrés et percée de fenêtres à croisillons, elle est occupée actuellement par un orphelinat, dit de Marie-Joseph.

Le chemin de Montauban, qui fait suite à la montée des Carmes, est encaissé par de hautes murailles qui bornent l'horizon aux promeneurs. C'est à peine si à travers la grille d'une maison et de son jardin l'œil peut saisir furtivement une échappée du paysage. A la suite, se trouve la communauté des dames des Missions-Étrangères, où sont formées des religieuses destinées à aller dans les îles de l'Océanie instruire les jeunes enfants dans les vérités de la foi chrétienne.

A un coude assez prononcé, le chemin descend pour remonter ensuite, après avoir laissé sur la droite l'escalier de la Chana qui, par une étroite dépression de la colline, va tomber sur le quai de Bourgneuf. Il passe entre un restaurant établi sur la plate-forme du rocher, à l'ombre de beaux arbres, et la communauté de Montauban, la *Solitude*, où l'on retire les jeunes filles insoumises. Il finit par déboucher devant la partie supérieure du rocher de Pierre-Scize.

De là, part la muraille d'enceinte qui monte à Loyasse et à Saint-Just. Elle est coupée par un pont-levis livrant passage au chemin de Montauban qui va s'embrancher au chemin du Greillon.

A gauche, le long escalier de la Sarra qui longe la muraille, vous conduit sur le plateau du même nom ; à droite, il vous fait descendre sur le quai de la Saône, que maintenant nous allons parcourir à son tour, avant de pénétrer dans les vieux quartiers de Saint-Paul, de Saint-Jean et de Saint-Georges.





CHAPITRE XIV

LE CHATEAU DE PIERRE-SCIZE

Pour le voyageur qui entre à Lyon par les faubourgs de Vaise ou de Serin il lui est difficile de rencontrer un tableau plus varié, plus émouvant, plus complet que celui qui se présente à ses yeux émerveillés.

Enfermée par les montagnes de Fourvière et de la Croix-Rousse, la vue ne peut s'égarer hors de ce cadre naturel qui lui permet de saisir tous les détails du tableau, et quels détails !

Sur l'une et l'autre rive de la Saône qui se déroule en gracieuses sinuosités et semble retarder son cours comme pour dire un éternel adieu aux belles contrées qu'elle vient d'arroser, et comme si elle hésitait à pénétrer dans la ville, où elle concourt à sa prospérité commerciale, avant d'aller se perdre dans

le Rhône; sur ces rives, disons-nous, des rochers crevassés, sillonnés de profondes anfractuosités, aux reflets métalliques; de vieilles maisons accroupies à leurs pieds; çà est là des habitations d'un caractère plus moderne; les cheminées de quelques usines de teinturiers et de la Manutention militaire; les immenses bâtiments des casernes de Serin primitivement grenier d'Abondance; l'école Vétérinaire, bâtie sur le terrain qu'occupait le monastère des Deux-Amants ou des religieuses de Sainte-Élisabeth; la nouvelle église de l'Observance, pastiche de l'architecture grecque et qui a remplacé un vrai bijou de l'architecture ogivale du xv^e siècle; le fort Saint-Jean, étrange amalgame d'anciennes et de nouvelles constructions reposant sur un énorme promontoire granitique, rival de celui de Pierre-Scizé; le fort et les murailles crénelées de Loyasse; la statue légendaire de l'Homme de la Roche, abritée sous une grotte naturelle d'où s'échappent de légers filets d'eau et devant laquelle se balancent au gré des vents de longs festons de verdure; les quais nouvellement construits et pleins de vie, grâce au mouvement continu des véhicules de toutes formes, depuis le breack du riche citadin, jusqu'aux jardinières du villa-geois, jusqu'aux omnibus, aux tramways, aux lourdes charrettes et aux camions du commerce; la Saône aux doux contours est animée elle aussi, par des embarcations de toutes sortes, par les *Mouches*, les *Guêpes* et les *Hirondelles* qui volent légères sur les eaux,

par les paquebots à vapeur et les remorqueurs entraînant lentement à leur suite une longue file de bateaux pesamment chargés ; sur les hauteurs, des villas de plaisance, la pittoresque promenade des Chartreux, des terrasses à arcades, d'étroites corniches de rochers, de plain pied avec les derniers étages de quelques maisons et que l'industrie des habitants a su transformer en autant de parterres ; des touffes de saxifrages aux teintes variées, des arbres, des jardins suspendus, de superbes perspectives sur la ville noyée dans une vapeur bleuâtre d'où émergent les tours et les flèches des églises, le dôme élégant des Chartreux, la coquette campanille des Carmes-Déchaussés, et la Vierge-Immaculée de Fourvière dont les tours dorées resplendissent aux rayons du soleil ; tous ces éléments, redirons-nous, concourent à faire de cet ensemble un tableau empreint d'une sublime poésie : c'est un paysage enlevé à la terre classique d'Italie et encadré au sein de notre ville bien-aimée, déjà si riche en beautés de ce genre.

Le point saillant de ce tableau est le rocher de Pierre-Scize, placé au flanc de la montagne de Fourvière, de laquelle il est séparé, dans sa partie supérieure, par une dépression naturelle pratiquée dans le granit et que la main de l'homme a creusée plus large et plus profonde, tandis que du côté du nord et du côté de l'orient, il présente des escarpements à pic.

Ce rocher se reliait primitivement à celui du fort

Saint-Jean; l'un et l'autre furent séparés par suite des violentes commotions géologiques qui modifièrent la surface du globe et lui donnèrent sa forme actuelle. Entre eux, on ne voyait que cette fissure resserrée qui se prolonge jusqu'à Saint-Paul et à Saint-Vincent, et au milieu de laquelle coulent maintenant les eaux de la rivière.

Jusqu'à l'arrivée des Romains à Lugdunum, ce lieu ainsi étranglé resta, selon toute apparence, impraticable à l'homme.

Nos anciens chroniqueurs prétendent qu'Agrippa, gendre de l'empereur Auguste, fit couper le rocher à sa base afin de conquérir l'espace nécessaire à l'établissement d'une des quatre grandes voies militaires qui partaient du cœur de la cité et se dirigeaient aux extrémités de la Gaule.

De là, le nom de *Petra incisa*, *Petra scissa*, Pierre-encise, Pierre-Scize, donné depuis lors à ce rocher.

Une position si favorable à la défense des abords de la cité dut engager les anciens conquérants à asseoir là les fondations d'une puissante forteresse.

Après l'expulsion des Romains, elle fut occupée par les premiers rois burgondes, qui avaient fait de Lyon une de leurs capitales.

En l'année 1157, les archevêques de Lyon, s'étant imposés comme seigneurs de la cité et de la province, Pierre-Scize devint une de leurs nombreuses propriétés. Cette forteresse pouvait leur servir, soit à tenir la ville en bride, soit à la défendre contre l'en-



nemi extérieur. Mais la première fois qu'il est bien nettement question de ce château, c'est dans un obituaire de l'église de Lyon, où l'on voit que l'archevêque Renaud II, mort en 1226, y ajouta de nouvelles fortifications. Il ne fit donc que le réparer, que l'agrandir, que l'embellir.

Plusieurs bâtiments irréguliers construits à diverses époques, une chapelle dédiée à saint Michel, des terrasses, quelques cours profondes et d'épaisses murailles, le tout dominé par un formidable donjon crénelé, constituaient l'ensemble de la forteresse épiscopale. L'entrée principale était située à la jonction du chemin de Montauban, de l'escalier de la Sarra et de la montée du Greillon. En outre, un escalier intérieur de cent vingt marches taillées sur les flancs mêmes de l'abrupt rocher partait de la porte de Pierre-Scize également fortifiée et aboutissait à une porte du château, tandis que la montée du Greillon donnait accès à une poterne extérieure.

C'est donc depuis cette restauration que nos prélats fixèrent leur résidence à Pierre-Scize, et y tinrent leur cour. De là, sont datés une foule d'actes, de traités, de transactions, de privilèges, de chartes, de testaments, lettres, mandements, indulgences, etc.; là était le dépôt des archives de l'Église. Les prélats n'en descendaient qu'aux fêtes solennelles pour se rendre dans leur palais situé dans le cloître de Saint-Jean, près de la cathédrale.

Les princes, les ambassadeurs, tous les grands

personnages qui arrivaient à Lyon étaient reçus dans ce château et traités avec honneur par les archevêques. Le roi Philippe-le-Bel y obtint de Pierre de Savoie les droits de juridiction que les prélats avaient exercés jusqu'alors sur la cité lyonnaise ; mais celui-ci se réserva la châtelainie de Pierre-Scize et le privilège de battre monnaie.

En 1468, Louis XI s'empara définitivement de Pierre-Scize, et depuis cette époque la forteresse est restée jusqu'en 1792 au pouvoir de nos rois, qui y nommèrent des gouverneurs et en firent une prison d'Etat.

Nous ne pouvons entreprendre ici de donner des détails sur tous les épisodes dramatiques, trahisons, assassinats, meurtres, dont furent témoins les cachots de cette sombre citadelle ; mais nous citerons sommairement les personnages de distinction qui y furent détenus.

Jacques d'Armagnac qui n'en sortit que pour être transféré à la Bastille, et porter sa tête sur l'échafaud ; Sforce, duc de Milan, et son frère le cardinal Ascanio ; Corneille Agrippa, Latour, Lacombe et plusieurs autres notables lyonnais qui y furent étranglés ; le capitaine Fenoyl et le baron des Adrets ; des catholiques et des protestants, des royalistes et des ligueurs ; Antoine et Imbert de Grollier ; le duc de Nemours-Savoie, dont l'évasion tient du comique ; Cinq-Mars et de Thou, qui furent livrés au bourreau et subirent le dernier supplice sur la place des Terreaux ; le duc

de Bouillon, le maréchal d'Houdencourt, l'obscène marquis de Sade, enfin une foule d'hommes politiques, des écrivains, des prêtres, des nobles, etc.

Nous pourrions encore signaler les atrocités qui s'y commirent au début de la Révolution. Heureusement pour l'humanité, ce sont les dernières que l'on ait à enregistrer, et c'est à ce titre que nous en présentons l'épisode le plus lamentable : le massacre des huit officiers du régiment de cavalerie, dit de Royal-Pologne, lesquels y avaient été incarcérés sur le soupçon d'avoir voulu faire émigrer les soldats de leur régiment.

Le dimanche 9 septembre 1792, des misérables habitués de clubs, rebut de la société, revenant d'une fête soi-disant patriotique où ils s'étaient gorgés de vin et où ils avaient reçu le mot d'ordre de meneurs occultes, s'introduisirent violemment dans le château. Ils insultent le gouverneur, M. de Bellescise, désarment les quelques grenadiers qui formaient la garnison, et massacrent les malheureux officiers; ils les décapitent, fixent leurs têtes au bout de piques, traversent la ville, entrent dans les cafés de la place des Terreaux, se portent au théâtre des Célestins, et à la sinistre lueur des torches défilent sur la scène agitant leurs sanglants trophées, au milieu des plus atroces plaisanteries. . . .

Ces épisodes dramatiques que nous abrégeons ici, nous les avons décrits dans la *Petite Presse*; on les trouvera encore plus complets dans notre *Lyon sous la*

Révolution, ouvrage auquel nous mettons la dernière main.

Après le passage des assassins, le château fut livré à la dévastation ; tout fut pillé, même le mobilier et les objets appartenant personnellement au gouverneur, qui s'était prudemment éloigné avec sa femme et sa fille.

Le 19 octobre 1793, l'antique château-fort tomba par les ordres et sous les yeux des représentants du peuple.

Les représentants, ayant à leur tête le cul-de-jatte Couthon porté sur un fauteuil, revenaient de Bellecour où ils avaient procédé à la démolition des façades.

« Accompagnés de la municipalité, nous apprennent les journaux de l'époque, avec le style emphatique alors en usage, ils sont montés au sommet de cette tour qui fut si longtemps l'effroi du genre humain, ont rendu le ciel, impatient de la voir tomber, témoin du coup mortel qu'ils lui ont porté au nom du peuple et de l'humanité. A ce signal, des milliers de bras se sont levés pour écraser cet édifice hideux dont l'existence fit frémir la nation, et ne fut cependant qu'un des moindres crimes des rois. . . »

Depuis lors, depuis près de quatre-vingt-dix ans, le rocher de Pierre-Scize devint une carrière d'où l'on extrayait des matériaux à l'aide de la mine.

Chaque jour voyait s'amincir son importance, en même temps que disparaissaient les derniers ves-

tiges des anciennes fortifications. Plus tard, ébranlé par les éclats de la poudre et le pic des carriers, il vit maintes fois s'écrouler des masses considérables qui obstruaient le quai, et allaient même jusque dans le lit de la Saône.

Sur l'emplacement conquis par tant de travaux d'extraction, on a construit un vaste magasin pour le fourrage destiné à la cavalerie de notre garnison.

A la suite des sanglantes journées de novembre 1831 et d'avril 1834, le gouvernement, autant pour prévenir le retour de pareils événements, que pour faire de Lyon une importante place de guerre, fit construire les forts qui entourent la ville, et ordonna l'établissement d'une redoute sur le plateau singulièrement réduit de Pierre-Scize. Cette redoute, il est vrai, ne fut jamais achevée. On y voit cependant des talus gazonnés et quelques murailles crénelées qui se relient à celles de Loyasse; de plus, le génie militaire y a placé un signal pour servir de point de repère à des études de triangulation.





CHAPITRE XV

BOURGNEUF ET LA CHANA

LE quartier de Bourgneuf était sillonné d'une voie militaire, et peuplé déjà à l'époque romaine. On en a la preuve par les nombreuses antiquités trouvées dans ces lieux, lors des bouleversements de terrain que nécessitèrent la construction du quai et la restauration de quelques vieilles maisons. Le célèbre tombeau des Deux-Amants était non loin de là, en dehors de la porte de Vaise.

On voit dans les anciens plans de la ville que Bourgneuf n'était qu'une longue rue bordée d'une double rangée de vieilles habitations, les unes appliquées contre les rochers, les autres donnant sur la rivière. Outre la porte de Pierre-Scize ou de Vaise, il en existait une autre au centre de la rue: la fausse porte de Bourgneuf.

Cette artère qui se prolongeait jusqu'au pont du Change, était divisée en plusieurs sections, portant chacune un nom particulier: rue de Pierre-Scize, rue de Bourgneuf, rue du Puits-du-Sel, place de l'Homme-de-la-Roche, rue de la Peyrollerie, rue des Albergeries, place Dauphine, rue de la Saulnerie, rue de Flandre.

Elle a vu disparaître toute la ligne des maisons qui plongeaient dans la Saône; elles étaient au nombre de deux cents, et furent désignées pour tomber sous le marteau révolutionnaire. Une largeur convenable a été ainsi conquise et a permis l'établissement d'un superbe quai désigné sous le nom unique de quai de Pierre-Scize. L'architecte Morand avait conçu, dit-on, le projet réalisé par la Révolution.

On voyait jadis, au pied du rocher, à l'angle de l'escalier de la Sarra, une vieille recluserie et un modeste oratoire sous le vocable de saint Epipode, saint Epipoy, saint Pipoy.

Plus loin existait le petit prieuré de la Chana, (*monasterium de Canali*), dont l'église et les dépendances, vendues en 93, ont complètement disparu pour faire place à un immense atelier de teinture. Toutefois la source à laquelle il devait son nom n'a cessé de couler, non plus par une simple chanée de bois, mais par une borne en fonte.

Le prieuré de la Chana, autrement dit de Saint-Martin fut fondé au XII^e siècle. C'était primitivement un hôpital desservi par des filles pénitentes, sous la sur-

veillance d'un recteur. Supprimé en 1336, et ses biens réunis au chapitre de Saint-Paul, il reçut quelques religieuses de Saint-Benoît et prit le nom de prieuré de Saint-Martin-Lepol, ou Saint-Martin-le-Noir. Mais le désordre s'étant introduit dans la communauté, elle fut dissoute. En 1531, le chapitre de Saint-Paul, voulant favoriser l'établissement de l'Aumône-générale, céda le prieuré au nouvel hospice, qui y établit les jeunes orphelins de la ville, et qui vint en aide aux pauvres du quartier de Bourgneuf, en leur faisant de fréquentes distributions de pain.

C'est par la porte de Vaise et la longue rue de Bourgneuf que les souverains faisaient leur entrée dans Lyon, quand ils venaient visiter leur bonne ville. Nous ne décrivons pas les fêtes données dans ces circonstances solennelles. Rien de fastidieux comme ces récits contemporains. Toujours des harangues et des compliments, quelquefois en latin, que le prévôt des Marchands, que les échevins, que les diverses autorités adressaient au souverain. De jeunes filles vêtues de blanc lui présentaient des couronnes et des bouquets. Outre les officiers de la cour, le cortège se composait des gens des corps de métiers, du pennonage de chaque quartier, des chevaliers du guet et des communautés religieuses avec leurs bannières et leurs insignes. Tout le long de la route, c'étaient des temples, des pyramides, des arcs de triomphe, ornés d'emblèmes et de devises symboliques. Les rues et les places que le cortège parcou-

rait jusqu'au cloître de Saint-Jean avaient les façades de leurs maisons couvertes de tentures à grands personnages bibliques ou mythologiques, de draps blancs capitonés de fleurs et de guirlandes de feuillage. Dans les carrefours, on donnait au bon peuple des représentations de mystères; des fontaines de vin coulaient çà et là, et des victuailles de toutes sortes étaient distribuées.

Un fort beau dessin à la gouache conservé dans nos archives publiques représente l'entrée de Louis XIII, en 1622. C'est une œuvre contemporaine; à ce titre, comme à beaucoup d'autres, elle mérite d'être consultée. Depuis quelques années, on l'a reproduite par la gravure, mais elle a été tirée à petit nombre d'exemplaires.

Voici un aperçu sommaire de ce dessin, avec l'inscription qui lui sert de légende, suivie de la description des différentes parties du cortège:

« Portrait de l'ordre auquel l'on a marché à l'entrée du roy Loys XIII dans sa ville de Lyon, et de Anne d'Autriche, le 2 décembre 1622.

« Les ordres religieux et le clergé des dix paroisses.

« Le gouverneur de Lyon, le capitaine de la ville, le sergent-major suivi des compagnies du pennoyage des divers quartiers de la ville.

« Le grand prévôt, son lieutenant et ses archers.

« Les gardes des portes, capitaine en tête.

« Le capitaine des gardes. Les gardes de M. d'Halin-court, les trompettes, les pages.

« Les centmaîtres de M. d'Halincourt, le lieutenant, l'enseigne, le guidon, le maréchal de logis.

« Les gardes du gouvernement, le chevalier du Guet et son lieutenant.

« Les examinateurs, enquêteurs et commissaires. Les divers officiers de la sénéchaussée et du présidial. le lieutenant-criminel de robe courte, les archers de robe courte, les carabiniers de la ville, capitaine en tête.

« L'enseigne, les enfants de ville, capitaine en tête.

« Le prévôt des Marchands, les Suisses de la garde du corps du roi, les officiers de la maison du roi, les héraults, les pages de la chambre du roi, les gardes du corps.

« Le roi à cheval sous le dais porté par quatre consuls de la ville de Lyon, les pages du roi, les archers de la garde du corps du roi.

« La reine dans une litière à baldaquin cramois et rehaussée de quatre panaches blancs, et enfin les archers du corps. »

